



**3ème  
Chasseurs d'Afrique  
1914-1918**

Présentation et numérisation à partir de documents  
en accès libre réalisées par Claude Alcardi  
Copyright-France 2012





## HISTORIQUE

DU

3<sup>e</sup> RÉGIMENT DE CHASSEURS D'AFRIQUE <sup>(1)</sup>

1914-1919

I — ANNÉE 1914

*LA MOBILISATION*

Le 1<sup>er</sup> août 1914, le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique était stationné en entier en Algérie sous les ordres du colonel COSTET : É.-M. et 2<sup>e</sup> demi-régiment à Constantine, le 1<sup>er</sup> demi-régiment à Sétif, lorsque le même jour, à 17 heures, il reçoit l'ordre de mobilisation.

Cette mobilisation, en Algérie comme en France, s'accomplit avec la régularité, l'ordre admirables qui ont été si souvent signalés. Les officiers et hommes de complément, obéissant sans une défaillance à leurs convocations, viennent avec une belle vaillance prendre place dans le rang.

La P. C. du régiment (Constantine) et le 1<sup>er</sup> demi-régiment (Sétif) exécutent simultanément, chacun dans sa garnison respective, les opérations compliquées et minutieuses qui constituent la mobilisation proprement dite. Le 3, tout est prêt, et, laissant le 5<sup>e</sup> escadron ou escadron de dépôt à Constantine, les divers éléments s'embarquent le même jour en che-

(1) Pour suivre en détail les opérations du régiment au cours de la grande guerre, se reporter à la carte du front occidental n° 30, mise en vente par la librairie Berger-Lévrault. Prix : 3f 50.





min de fer pour Alger où ils arrivent dans la nuit du 4 au 5 août (1).

A Constantine comme à Sétif, la municipalité, les autorités locales, ainsi qu'un grand concours de population, viennent faire leurs adieux et offrir leurs vœux aux chasseurs. Foule émue mais recueillie. Il y a là bien des parents, pères, mères, frères, sœurs; des épouses, des enfants, des fiancées, dont le cœur se serre douloureusement, mais chacun refoule ses larmes dans l'acceptation du grand devoir, chacun voulant offrir à la patrie sa part de sacrifice.

Dans le régiment, le moral de tous : officiers, gradés et cavaliers, est magnifique. C'est une vaillance calme et forte, sans fanfaronnade, ce qu'on peut appeler une « belle sérénité patriotique ». Chacun, en effet, a pu suivre depuis un mois les préliminaires de cette guerre, chacun a pu se rendre compte des efforts de la France pour empêcher la catastrophe : efforts se butant à la mauvaise foi de l'Allemagne qui *veut* la guerre. Chacun sent que cette guerre sera une lutte suprême entre le droit, la justice et la force brutale, et pour chacun la justice et le droit ne peuvent pas ne pas triompher.

Chacun d'avance fait son sacrifice suprême pour le triomphe de la grande cause et jure de se montrer digne de ses glorieux aînés les héros de Constantine, Sébastopol, Solferino, Puebla et surtout Floing (2).

Embarqué dans l'après-midi du 5 sur la *Savoie* (2<sup>e</sup> demi-régiment) et la *Tafna* (É.-M. et 1<sup>er</sup> demi-régiment), le régiment débarque le 7 à Cette, où il bivouaque près de la gare, et qu'il quitte le 8 en chemin de fer (quatre trains), à destination de Lyon où il arrive le 9.

Là, il se complète en matériel, puis, les 12 et 13, quatre trains enlèvent à nouveau le régiment à destination du front.

Débarqué les 13 et 14 à Dugny près Verdun, le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique va cantonner, le 15, à Aucourt.

Là, le régiment reçoit son ordre d'affectation comme cavalerie de corps au corps d'armée colonial (général LEFÈVRE), composé des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> divisions coloniales, plus une brigade

(1) Voir aux annexes le détail de la composition du régiment.

(2) Voir la Préface.



indépendante, la 5<sup>e</sup> (21<sup>e</sup> et 23<sup>e</sup> régiments d'infanterie coloniale) (1).

En même temps il reçoit l'ordre de se porter le lendemain 16 sur Dun-sur-Meuse où il s'installe au bivouac.

Le même jour le général commandant le corps d'armée adresse à ses troupes, réunies pour la première fois, l'ordre du jour suivant :

### ORDRE N° 2

Le corps colonial a, pour la première fois, l'honneur de se trouver réuni en corps d'armée de campagne.

Le général commandant le C. A. salue ses vieilles troupes de l'infanterie et de l'artillerie coloniales. Il salue également les nouveaux venus : sapeurs du génie, déjà rencontrés sous tous les climats d'Afrique et d'Asie; 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique aussi fier que nous de se souvenir que, le même jour, ses charges d'Illy et notre défense de Bazeilles ont sauvé l'honneur.

Demain, le corps d'armée franchira la Meuse. Souvenez-vous, marsouins et bigors, que vos anciens de Bazeilles, dans cette vallée de la Meuse, vous ont laissé leur exemple à suivre, leur mort à venger, la victoire à ressaisir.

Pensez enfin, vieux coloniaux dont les poitrines médaillées ont affronté le feu des quatre coins du monde pour doter le pays de territoires nouveaux, que, cette fois, vous combattez pour la patrie elle-même, son honneur, son existence et sa plus grande gloire.

Fait au Q. G. de Dombasle-en-Argonne, le 14 août 1914.

*Le Général de division  
commandant le Corps d'armée colonial,*

Signé : LEFÈVRE.

(1) A l'origine ce corps colonial était seul de son espèce. On en constitua, par la suite, un deuxième qui prit le n° 2, et le corps du début devint le 1<sup>er</sup> corps d'armée colonial, ou 1<sup>er</sup> C. A. G., tandis que les divisions prenaient l'abréviation officielle de D. I. C. (2<sup>e</sup> D. I. C., 3<sup>e</sup> D. I. C.) et les régiments celle de R. I. C. — A part une courte interruption, au moment de la première bataille des Flandres, le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique resta affecté au 1<sup>er</sup> C. A. G. pendant toute la campagne, jusqu'à sa désignation pour rentrer en Algérie (mars 1919).





## PREMIÈRES OPÉRATIONS

### BATAILLE DES ARDENNES

Le corps d'armée colonial appartenait à la IV<sup>e</sup> armée (général DE LANGLE DE CARY), laquelle était en réserve, le corps colonial lui-même en réserve d'armée.

Lorsque, par suite de la violation de la Belgique par les armées allemandes, et de l'extension du front vers l'ouest, la IV<sup>e</sup> armée entra en ligne entre la V<sup>e</sup> et la III<sup>e</sup> armées, le corps colonial, à son tour, reçut l'ordre de venir s'intercaler entre le 2<sup>e</sup> C. A. (droite) et le 12<sup>e</sup> C. A. (gauche).

16 août.— En conséquence, le C. A. C. franchit la Meuse, le 16, à Dun-sur-Meuse, direction générale Neufchâteau, tandis que le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique recevait l'ordre d'aller occuper, jusqu'à l'arrivée de l'infanterie (0<sup>h</sup> 30), Chauvency-Saint-Hubert et Bièvres.

A 18<sup>h</sup> 30, le régiment lève le bivouac et se porte rapidement sur ces deux villages qu'il trouve vides d'ennemis.

17 août. — Le 17, à 0 heure, le lieutenant FREYSSENGE, envoyé en reconnaissance sur Thonne-le-Thil, trouve en ce point la brigade de dragons (général ROBILLOT) de la 9<sup>e</sup> division de cavalerie (général DE L'ESPÉE) (1).

Le Q. G. de la 9<sup>e</sup> D. C. est à Montmédy.

D'autre part, la liaison est établie à Margut avec le 12<sup>e</sup> C. A. (21<sup>e</sup> chasseurs à cheval).

18 août. — Le 18, deux pelotons du 3<sup>e</sup> escadron, sous les ordres du sous-lieutenant HUMBERT, sont détachés à la 5<sup>e</sup> brigade coloniale et ont l'honneur de prendre les premiers le contact avec l'ennemi.

Parti à 5 heures, avec mission de reconnaître l'axe Margny—Limes—Gérouville—château d'Orval, le sous-lieutenant HUMBERT tombe à Herbeuval sur un peloton de cavaliers ennemis

(1) C'est cette D. C. qui a signalé l'avance allemande à travers l'Ardenne belge.





(20 hommes environ) auquel il donne la chasse jusqu'à Villers-devant-Orval, mais là il est reçu à coups de fusil par des cyclistes allemands occupant le village et déjà aux prises avec un détachement du 21<sup>e</sup> chasseurs à cheval.

Se trouvant en dehors de son axe de marche, le sous-lieutenant HUMBERT n'insiste pas et revient vers Margny où il fait boire et manger ses chevaux, lorsqu'un habitant lui signale la présence d'une reconnaissance ennemie à la ferme Hutoy; en hâte l'officier fait brider et reprend sa mission sur la route Margny—Gérouville.

A hauteur de la cote 300, reçus par une fusillade tirée à 200 mètres par des cavaliers pied à terre, la pointe, au galop, s'empare d'un des éclaireurs à cheval, les autres cavaliers ennemis remontent à cheval en hâte. Accompagné du maréchal des logis BEAUJOUR et de quatre cavaliers, le sous-lieutenant HUMBERT se lance à leur poursuite, et les ayant rejoints au bout de 300 ou 400 mètres, en abat deux (dont l'officier) à coups de revolver, trois autres sont sabrés, un seul parvient à s'échapper dans les bois.

Le succès est complet et les pertes nulles (un cheval blessé légèrement par une balle).

Le général commandant le C. A. C. adresse au colonel la lettre suivante :

« J'ai l'honneur de vous prier de transmettre mes félicitations au lieutenant HUMBERT, du 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, pour le courage et l'allant dont il a fait preuve dans sa reconnaissance sur Gérouville, le 18 août. »

C'est le premier fait de guerre du corps d'armée colonial pendant cette campagne (1).

Cette reconnaissance conduite avec mordant apporte un témoignage de plus aux remarques si souvent faites au début de la campagne, savoir :

- a) Ascendant de la cavalerie française sur la cavalerie allemande, supériorité à l'arme blanche;
- b) Tactique généralement employée par cette cavalerie allemande qui refuse le combat, cherchant à attirer nos pa-

(1) Le sous-lieutenant HUMBERT fut l'objet, par la suite, d'une citation à l'ordre de la IV<sup>e</sup> armée.





trouilles et détachements sur des obstacles (lisières de bois, de villages) garnis de feux.

Pendant ce temps, les deux autres pelotons du 3<sup>e</sup> escadron, sous les ordres du capitaine CHANZY, avaient opéré pour le compte du régiment une reconnaissance sur le front Herbeuval—Breux—Avioth—Verneuil, sans incident.

19 août. — Le général commandant le C. A. vient à Chauvency voir le régiment et, sur renseignements des habitants disant qu'on a vu la valeur d'un régiment de cavalerie allemande vers Gérouville, donne l'ordre au colonel COSTET d'aller opérer une reconnaissance sur l'itinéraire Thonne-le-Thil—Herbeuval—Villers-devant-Orval.

Le colonel laisse le 3<sup>e</sup> escadron à la ferme Verru et part avec le reste du régiment, traversant ces divers villages sans incidents. La majeure partie de cette reconnaissance se fait d'ailleurs à l'intérieur des avant-postes d'infanterie qui bordent, d'une façon générale, la frontière.

Ce n'est qu'aux abords de Villers-devant-Orval, que le régiment franchit la ligne des avant-postes, traverse ensuite Villers-devant-Orval, qu'il trouve inoccupé, et reste en observation au nord de ce village jusqu'au soir, en liaison avec la 9<sup>e</sup> D. C. qui opère au nord d'Orval.

Dans la soirée, le régiment revient cantonner à Chauvency-Saint-Hubert jusqu'au 20 inclus.

21 août.— Le régiment quitte Chauvency-Saint-Hubert à 2<sup>h</sup>30 pour aller cantonner à Thonne-le-Thil, où il arrive à 5 heures.

Il en repart à 15 heures avec ordre de se porter à Jamoigne par Herbeuval, château d'Orval, Pin et de surveiller les routes venant de la direction générale de Neufchâteau à travers les forêts de Chimy et Neufchâteau.

Au moment où le régiment débouche au nord de la forêt d'Orval, à la nuit tombante, il se heurte à une division du 12<sup>e</sup> C. A. qui vient de livrer un combat à la lisière des bois, contre une forte reconnaissance ennemie.

Le combat s'étend vers Jamoigne; ne pouvant gagner ce point, le régiment s'arrête à Valensart (23 heures) et y passe la nuit, la bride au bras.

Deux reconnaissances avaient précédé le régiment d'une heure.





La première (sous-lieutenant PIERSON) sur l'axe de marche, devait continuer ensuite à travers la forêt de Chimy sur Suxy, par Bulles.

La deuxième (lieutenant DE CLERMONT-TONNERRE) par Gérouville, Bellefontaine, Tintigny, Rossignol sur Les Fossés à travers la forêt de Neufchâteau.

Pour les raisons indiquées ci-dessus, le sous-lieutenant PIERSON ne peut dépasser Valensart et est rejoint par le régiment.

Le lieutenant DE CLERMONT-TONNERRE se heurte, vers Bellefontaine, à trois pelotons de uhlans qui se retirent vers Rossignol; au même point, il est rejoint par le 21<sup>e</sup> chasseurs à cheval dont le colonel l'avertit que le 2<sup>e</sup> C. A. arrive. Le lieutenant DE CLERMONT-TONNERRE transmet ce renseignement au C. A. C. et continue vers Rossignol, où il est arrêté par l'ennemi (1) qui occupe quelques maisons.

Le chasseur POULET tue à bout portant un uhlans qui sort d'une maison, mais le chasseur GUILLOUT est tué.

C'est le premier chasseur du régiment tombé au champ d'honneur.

Au moment où le lieutenant DE CLERMONT-TONNERRE cherche à tourner le village par l'est, il est rejoint par deux escadrons du 6<sup>e</sup> dragons (escadrons divisionnaires des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> D. I. C.) qui constituent la pointe d'avant-garde du C. A. C.

Jugeant ne pouvoir traverser la forêt de Neufchâteau, le lieutenant DE CLERMONT-TONNERRE rejoint le régiment.

### Combat de Rossignol (22 août 1914).

*De Valensart à Rossignol.* — Le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique a donc passé la nuit à Valensart. Le 22, à 5 heures, le lieutenant THIBAUT, du 3<sup>e</sup> escadron, apporte un ordre du C. A. C. Le colonel réunit les officiers et leur en donne connaissance.

Cet ordre est en substance le suivant :

Le C. A. C. va se porter sur Neufchâteau en deux colonnes :

Colonne de gauche (5<sup>e</sup> brigade coloniale) par Les Bulles—Suxy, ayant à sa disposition deux pelotons du 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique.

(1) Sans doute les trois pelotons de uhlans mentionnés plus haut; même remarque que pour la reconnaissance du sous-lieutenant HUMBERT.





Colonne de droite (3<sup>e</sup> D. I. C. et 2<sup>e</sup> D. I. C.) par Rossignol, Les Fossés, dans l'ordre de marche suivant.:

Avant-garde : les 2 escadrons divisionnaires (6<sup>e</sup> dragons); 1<sup>er</sup> R. I. C.; 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique; 2<sup>e</sup> R. I. C.; reste de la 3<sup>e</sup> D. I. C. (1); 2<sup>e</sup> D. I. C.

Le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique doit rester ainsi intercalé dans la colonne pendant toute la traversée de la forêt de Neufchâteau, à la sortie de la forêt « éclater dans toutes les directions » (2) pour couvrir la marche du corps d'armée.

Le colonel ajoute que des grosses forces ennemies sont signalées à 30 kilomètres environ au nord de Neufchâteau, se dirigeant du nord-est au sud-ouest, et que la IV<sup>e</sup> armée allait marcher sur elles pour leur tomber dans le flanc gauche.

Le colonel enfin, prenant texte d'exemples précédents, recommande aux officiers en reconnaissance de ne pas se laisser entraîner à la poursuite de cavaliers ennemis, de se méfier notamment des lisières de bois, la plupart barrées de fil de fer et garnies de fusils (3).

Deux pelotons du 4<sup>e</sup> escadron (capitaine LE PETIT) sont désignés pour être détachés près de la 5<sup>e</sup> brigade.

Le reste du régiment monte à cheval (6 heures) pour se porter sur Rossignol afin de prendre place dans la colonne, traversant Jamoignes, Termes où les fantassins de la 2<sup>e</sup> D. I. C. sont encore en cantonnement.

Ordre de marche :

2<sup>e</sup> escadron (avant-garde) (capitaine RIVES);

1<sup>er</sup> escadron (capitaine CHAVERONDIER);

Deux pelotons du 4<sup>e</sup> escadron;

Section de mitrailleuses (lieutenant DOUSSOT);

Train de combat;

3<sup>e</sup> escadron (capitaine CHANZY).

Formation : colonne par 4 sur la route.

Pendant toute cette courte étape (Valensart—Rossignol), le régiment ne cesse d'être inquiété en tête et sur ses flancs par des patrouilles de cavalerie ennemie.

(1) Moins le 7<sup>e</sup> R. I. C. resté à Saint-Vincent à la disposition du général commandant le C. A. C.

(2) Termes mêmes de l'ordre d'après les témoins.

(3) Témoignage du lieutenant DE FAUXE.





Aux abords de Rossignol, la pointe d'avant-garde (lieutenant DE FAURE), déployée en fourrageurs, est reçue à coups de fusil par quelques fantassins ennemis occupant la lisière du village (1).

L'officier est grièvement blessé (2). Le chasseur JAUD'HUIN, son ordonnance, fit preuve en la circonstance d'un dévouement et d'un sang-froid admirables. Voyant son lieutenant tomber à terre sans mouvement, JAUD'HUIN saute de cheval à 200 mètres des fantassins ennemis qui s'apprêtaient à se saisir de l'officier, et aussi paisiblement qu'au champ de tir, ouvre le feu, à genou, sur les Allemands qu'il oblige ainsi à rebrousser chemin, non sans avoir lui-même essuyé plusieurs coups de fusil.

Des éclaireurs de cavalerie allemande débouchent également devant le régiment, une patrouille du 2<sup>e</sup> escadron les poursuit et ramène deux chevaux de prise. Il est 7<sup>h</sup> 30 environ.

Pendant que le 2<sup>e</sup> escadron opère la reconnaissance de Rossignol, le régiment met pied à terre le long de la voie du chemin de fer d'intérêt local.

Les renseignements de cette reconnaissance n'ont pas eu le temps de parvenir que déjà débouche la colonne d'infanterie (3<sup>e</sup> D. I. C.) venant du sud, précédée des deux escadrons divisionnaires (6<sup>e</sup> dragons) (8 heures environ).

Le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique prend alors sa place dans la colonne, derrière le 1<sup>er</sup> R. I. C. La colonne traverse Rossignol sans incident.

A ce moment (9 heures environ) éclate une vive fusillade provenant de la lisière des bois. Les escadrons du 6<sup>e</sup> dragons qui se sont engagés dans la forêt refluent en désordre. Le 1<sup>er</sup> R. I. C. se déploie à droite et à gauche de la route sur la lisière (3).

(1) Rossignol avait été occupé le 20 par la brigade ROBILLOT de la D. C. DE L'ESPÈRE. A peine celle-ci avait-elle quitté le village qu'elle était remplacée par un fort détachement allemand, infanterie et cavalerie, sans qu'on puisse préciser l'effectif (déclaration de M. van der Straten Panthos, propriétaire du château de Rossignol), le village est en grande partie pillé.

(2) Transporté par la suite au château de Rossignol transformé en ambulance, il y fut fait prisonnier dans la soirée.

(3) Voir aux annexes la notice du Commissaire Royal de Belgique sur le combat de Rossignol (page 143).





Le général de division (RAFFENEL) survient en personne, et enjoint au 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique de se porter à l'ouest de la cote 358 pour prolonger la ligne des tirailleurs d'infanterie (1). Le mouvement prescrit s'exécute. Le régiment reste là au combat à pied, environ une heure et demie, en butte au tir d'artillerie ennemie venant de l'est, mais sans pertes.

A 10<sup>h</sup> 30, le colonel COSTET reçoit du général de division la mission d'aller escorter et protéger un groupe de batteries de la D. I. C. qui est arrêté sur la route Rossignol—Breuvannes, cherchant des emplacements de batteries favorables.

Le régiment monte aussitôt à cheval, et les renseignements faisant craindre un mouvement ennemi venant de l'est, le 3<sup>e</sup> escadron est détaché avec les ordres suivants :

Deux pelotons (adjudant-chef BOUSIER et lieutenant HUMBERT), sous les ordres du capitaine, vers Marbehan et Orsainfaing;

Un peloton (sous-lieutenant D'YTHURBIDE) à l'est de Breuvannes, vers Ansart;

Un peloton (adjudant BIDAULT) dans la direction de Valensart pour établir la liaison avec le gros de l'infanterie.

Le reste du régiment se met en marche vers le sud, traverse Rossignol et prend la route de Breuvannes. Bientôt il rencontre les batteries qu'il est chargé de soutenir et avec lesquelles il remonte, les escortant à travers champs, tantôt à l'ouest, tantôt à l'est de la route, à travers des pâturages coupés de haies hautes et épaisses, de clôtures de fil de fer, etc., et non sans recevoir quelques obus venant du sud-est, direction si inattendue que certains officiers les attribuent à un tir trop court de notre propre artillerie; quelques hommes et chevaux sont blessés.

L'artillerie parvient enfin à se mettre en batterie au sud de Rossignol.

A ce moment (11<sup>h</sup> 30) le colonel ayant appris d'un habitant qu'une batterie ennemie était en position à 2.500 mètres à l'est (2) (c'est d'elle sans doute que venaient les obus signalés

(1) Historique sommaire du régiment. Archives du corps.

(2) Il a été impossible de préciser l'emplacement exact de cette batterie.





plus haut), prend la résolution de l'attaquer en la prenant par Breuvannes.

Le colonel commande sabre à la main et le régiment s'ébranle au galop sur la route, par pelotons, à 50 mètres de distance, chaque peloton par quatre. L'état du terrain marécageux, coupé de haies et des clôtures en fil de fer, rend toute autre formation impossible. De plus la route à cet endroit est encaissée. On longe ainsi à vive allure des batteries, des trains régimentaires en colonne sur la route, et, toujours au galop, on aborde le pont de la Sisanne (1).

Là, le régiment est accueilli par des feux violents de mitrailleuse et d'infanterie venant de l'est, à moins de 200 mètres (2), qui lui causent des pertes sensibles, surtout en chevaux. Quelques chevaux enjambent le parapet du pont. Les cavaliers démontés rejoignent les unités d'infanterie.

Le régiment pénètre néanmoins dans Breuvannes, mais le village est encombré par des ambulances, des trains de combat, la situation est difficile. Les obus pleuvent, le pont sur la Semoy, particulièrement bombardé, est à peu près impraticable.

Le lieutenant FREYSSENGE est alors envoyé en reconnaissance vers le sud, direction de Saint-Vincent, et revient au bout de quelques minutes rendre compte que cette direction est impraticable et que déjà la route est atteinte par des forces grossissantes d'infanterie ennemie qui filtrent sans cesse vers le sud. Il est environ 12 heures. Ne pouvant rester dans cette situation, le colonel décide de battre en retraite par la ferme du Mesnil sur Saint-Vincent, puis Villers-devant-Orval, protégeant, pendant ce mouvement, la retraite du 7<sup>e</sup> R. I. C.

Le 1<sup>er</sup> escadron est chargé de protéger la retraite du régiment réduit au 2<sup>e</sup> escadron et deux pelotons du 4<sup>e</sup> escadron, en tenant les lisières sud de Breuvannes.

Les dispositions prises par le capitaine commandant CHAVERONDIER sont les suivantes :

Trois pelotons au combat à pied;

(1) Historique sommaire.

(2) Rapport du capitaine FREYSSENGE qui a compté au moins une compagnie embusquée dans les prés derrière les haies.





Peloton FREYSSENCE, face au sud-est, à l'ouest de la route de Tintigny;

Pelotons MAYLIN et VACHERAND, face à l'est, à l'est de la même route;

Les chevaux de mains sont dans une cour de ferme dans le village;

Peloton PIERSON, réserve à cheval, à la sortie nord de Breuvannes.

Cette ligne de tireurs prolongeait au sud la ligne du 3<sup>e</sup> colonial qui faisait face à l'est entre Rossignol et Breuvannes (1).

Le peloton FREYSSENCE, installé derrière des haies de jardins, ouvre le feu sur les fantassins allemands qui s'avancent et sont à moins de 200 mètres. Ceux-ci s'arrêtent, se couchent et ripostent, essayant de progresser par bonds individuels, mais y renoncent bientôt, cloués par le tir bien ajusté des chasseurs qui leur fait des victimes. Ils se bornent à riposter sans arrêt, mais sans résultat, tirant trop haut (2).

Ce combat à pied dura près d'une heure.

La situation du 1<sup>er</sup> escadron devenait très critique, le mou-

(1) De divers témoignages recueillis par la suite, notamment par le capitaine FREYSSENCE, il résulterait que le général RAFFENEL, commandant la 3<sup>e</sup> D. I. C., n'avait sous ses ordres, le 22 août, que trois de ses régiments, les 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> (le 7<sup>e</sup>, resté à la disposition du général commandant le C. A., à Saint-Vincent); plus ses éléments divisionnaires, artillerie, génie, cavalerie, celle-ci constituée par deux escadrons de réserve du 6<sup>e</sup> dragons.

Et la physionomie générale du combat de Rossignol semble avoir été la suivante :

Tandis que les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> colonial étaient successivement déployés face à la forêt de Neufchâteau, les forces allemandes, disponibles du fait que le 2<sup>e</sup> C. A. (droite du C. A. C.) était demeuré en arrière, attaquèrent la 3<sup>e</sup> D. I. C. sur son flanc droit, à l'est de la route de Rossignol—Breuvannes, la débordèrent ensuite par le sud de ce dernier village, et enfin, vers le soir, encerclèrent ce qui restait de la 3<sup>e</sup> D. I. C. en rejoignant à l'ouest les forces ennemies qui, de la forêt de Neufchâteau, s'étaient avancées jusqu'à ce village. Toute l'artillerie de la 3<sup>e</sup> D. I. C. ainsi que la plus grande partie des différents trains, furent capturées; en outre, indépendamment des tués, l'ennemi fit un grand nombre de prisonniers, la plupart ramassés sur le champ de bataille.

Le 3<sup>e</sup> R. I. C. n'aurait pas atteint Rossignol; pris dès le matin sous le feu de l'artillerie allemande qui tirait sur les deux rives de la Semoy, il eut à faire face dans l'après-midi aux forces allemandes venant de l'est.

Le général RAFFENEL, commandant la 3<sup>e</sup> D. I. C., a été tué le soir, alors qu'il battait en retraite vers le sud, avec un groupe de militaires de toutes armes, tous à pied. (Rapport du capitaine FREYSSENCE.)

(2) Capitaine FREYSSENCE.



vement débordant de l'infanterie ennemie s'accusait de plus en plus, on s'attendait à un assaut à la baïonnette (1). L'artillerie ennemie rendait la position intenable, causant en hommes et chevaux des pertes sensibles. Le lieutenant FREYSSENCE est grièvement blessé au bras gauche.

Dans ces conditions et jugeant le gros du régiment dégagé car on ne voit plus de chasseurs d'Afrique dans Breuvannes (2), le capitaine décide de battre à son tour en retraite par la ferme du Mesnil et donne l'ordre de remonter à cheval.

Le lieutenant FREYSSENCE, ne pouvant se mettre en selle, va se faire panser au P. S. de Breuvannes (3).

L'adjudant FOURNIER prend le commandement de son peloton et les trois pelotons se rassemblent à la ferme du Mesnil, mais l'artillerie ennemie allonge son tir et la position est également intenable. Le capitaine donne l'ordre de se diriger au galop vers un petit bois situé à environ 600 mètres à l'ouest de la ferme.

On tombe cette fois sous un feu intense de mitrailleuses venant de l'ouest. Plusieurs cavaliers sont tués ou blessés, d'autres démontés.

Le capitaine, qui a son cheval tué, et l'adjudant-chef MAYLIN rallient les hommes démontés, tandis que le lieutenant VACHERAND reçoit l'ordre d'emmener les cavaliers montés en ordre dispersé, au galop vers le sud-ouest. La tentative est néfaste, la plupart sont tués ou blessés, ces derniers tombent aux mains de l'ennemi.

Le lieutenant VACHERAND est mortellement blessé (4), les cavaliers survivants tourbillonnent, cherchant une issue au cercle qui se referme de plus en plus.

Sur l'ordre du capitaine, l'adjudant FOURNIER les rallie

(1) Capitaine FREYSSENCE.

(2) Rapport du capitaine FREYSSENCE.

(3) Blessé une deuxième fois aux cuisses au moment où, pansé, il tentait de s'échapper dans la direction suivie par son escadron, il est fait prisonnier par l'ennemi qui s'est emparé de Breuvannes.

(4) Il fut ramené près du capitaine où on l'enroula dans des couvertures; intransportable, il dut être abandonné. Le soir, lorsque le capitaine et l'adjudant-chef MAYLIN parvinrent à franchir les lignes, il tomba aux mains de l'ennemi. Il mourut d'ailleurs le soir même.





(ils sont douze environ, dont deux sous-officiers) et tente de gagner Rossignol, pour y rejoindre le gros de l'infanterie.

Le petit détachement part en ligne droite au plus court, sous les obus, traverse plusieurs fois la rivière qui fait de nombreux crochets à cet endroit, des chevaux s'y noient, les hommes se dispersent. L'adjudant FOURNIER, son cheval tué, rejoint seul à pied le 3<sup>e</sup> escadron enfermé à Rossignol et tombe avec lui, le soir, aux mains de l'ennemi (1).

Le capitaine CHAVERONDIER et l'adjudant-chef MAYLIN restent donc seuls dans le petit bois avec six hommes et trois chevaux (il est 14 heures). Cette poignée d'hommes se joint aux débris du 3<sup>e</sup> colonial qui ont battu en retraite sur le même point, conduits par le colonel en personne, accompagné du drapeau du régiment, et le général RANDONI, commandant la 2<sup>e</sup> brigade coloniale. Le général RANDONI est tué.

Les survivants, coloniaux et chasseurs d'Afrique, se groupent autour du drapeau du 3<sup>e</sup> R. I. C., prêt à le défendre jusqu'à la mort. Tout le reste du jour cette poignée de braves parvient à imposer respect à l'ennemi et la nuit, à la faveur de l'obscurité, réussit à franchir les lignes allemandes pour gagner Pin dans la matinée du 23.

L'adjudant-chef MAYLIN tente de ramener le corps du général RANDONI sur un des derniers chevaux survivants. Bientôt ce cheval est tué à son tour, il faut abandonner la dépouille du général.

Le 23, les débris du 1<sup>er</sup> escadron rejoignent le gros du régiment à Villers-devant-Orval, ainsi que le peloton BIDAULT du 3<sup>e</sup> escadron.

Pendant ce temps, les autres pelotons du 3<sup>e</sup> escadron, sous les ordres du capitaine CHANZY, n'avaient pu atteindre Orsainfaing. Une patrouille, commandée par le maréchal des logis BEAUJOUR, envoyée reconnaître le village, est reçue à coups de mitrailleuses et ne revient pas.

L'artillerie ennemie balaie la plaine et cause des pertes sérieuses aux cavaliers qui refluent sur Rossignol, en même temps qu'une compagnie d'infanterie coloniale qui avait reçu la même mission.

(1) Rapport de l'adjudant FOURNIER.





Le cercle ennemi se resserre autour de Rossignol; après plusieurs tentatives infructueuses pour se porter en avant, au prix de nouvelles pertes, les pelotons, ne trouvant plus aucune issue, participent à la défense du parc du château. Mais, vers 17 heures, après une forte préparation d'artillerie, l'ennemi s'empare à la baïonnette du village et du château. La majorité des cavaliers survivants sont faits prisonniers.

Seul, le lieutenant D'YTURBIDE parvient à s'échapper avec quatre chasseurs de son peloton.

Il en fut de même de la section de mitrailleuses (lieutenant DOUSSOT) qui, restée en soutien des batteries d'artillerie, au sud de Rossignol, tomba aux mains de l'ennemi, en même temps que ces batteries elles-mêmes, après avoir brûlé tout son approvisionnement en cartouches.

Quant aux pelotons du 4<sup>e</sup> escadron, détachés, nous l'avons vu, avec la 5<sup>e</sup> brigade coloniale, il a été impossible de préciser leur action. Les archives du régiment signalent seulement les pertes sévères de ce détachement :

4 sous-officiers, 21 cavaliers, 24 chevaux, disparus.

#### PERTES

Les pertes du 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique dans ce combat de Rossignol, on le voit, ont été lourdes.

Le 1<sup>er</sup> escadron presque en entier manque à l'appel, soit :  
2 officiers, 8 sous-officiers, 89 cavaliers, 105 chevaux, disparus.

2<sup>e</sup> escadron :

1 officier, 1 sous-officier, disparus.

3<sup>e</sup> escadron :

Seul le peloton de l'adjudant-chef BIDAULT a rejoint le régiment; les trois autres ont presque entièrement disparu.

Section de mitrailleuses :

Disparue en entier, y compris l'officier.

Train de combat :

Disparu en entier, y compris le médecin-major et le vétérinaire chef de service.





Le régiment ne comprend donc plus que :  
 Le 2<sup>e</sup> escadron presque en entier;  
 Deux pelotons du 4<sup>e</sup> escadron;  
 Un peloton du 3<sup>e</sup> escadron;  
 Quelques rares débris du 1<sup>er</sup> escadron.

### LA RETRAITE

23 août. — C'est le commencement de la retraite générale; le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, du moins ce qu'il en reste, reçoit l'ordre de se porter dans la matinée sur Pin, puis Florenville, afin de surveiller les directions nord et nord-est, de fouiller les bois au sud de Jamoignes et de Pin pendant que l'infanterie entame son mouvement de retraite.

Le sacrifice de la 3<sup>e</sup> D. I. C. et du 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique n'a du moins pas été inutile : le C. A. C. se dérobe sans encombre et les reconnaissances du 3<sup>e</sup> chasseurs ne donnent lieu à aucune rencontre.

Le 23 au soir, le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique cantonne à Charbeaux.

24 août. — La retraite continue sur Sapogne et Chauvency-Saint-Hubert où l'on cantonne à nouveau.

26 août. — Protégeant toujours la retraite du C. A. C., le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique marche sur Vaux et Montlibert, poussant des reconnaissances dans la direction d'Herbeuval et Margny et établissant la liaison avec le 2<sup>e</sup> C. A., vers La Chapelle-Saint-Donat.

Dans la soirée, il passe la Meuse à Martincourt et cantonne à la ferme de Prouilly.

C'était donc la retraite générale qu'on a coutume de désigner sous le nom de retraite de Charleroi. La retraite, avec tout son cortège de souffrances, de fatigues et surtout, hélas! de découragement.

Néanmoins, le moral de tous reste aussi haut que possible; sans doute le cœur saigne d'abandonner à l'envahisseur tant de belles contrées de France, tant de richesses, de moissons à





peine fauchées; sans doute les larmes viennent aux yeux devant le douloureux cortège des femmes, des enfants, des vieillards abandonnant leurs foyers, chargés de pauvres paquets faits en hâte, emportant les quelques objets qui leur sont tombés sous la main au dernier moment. Sans doute, en ce qui concerne le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, le cœur saigne surtout en pensant aux pertes cruelles que vient d'éprouver le régiment à Rossignol. Chacun cependant, du général en chef au plus petit soldat, chacun garde sa confiance.

« On s'avouait manœuvré, vaincu non; tout est là (1). »

« L'ordre de retraite paraît à tous beaucoup moins la liquidation d'une défaite que la préparation de la victoire (2). »

« Sur le chemin de la victoire où nous nous étions donnés avec une sorte d'allégresse, nous étions, dès la première étape, durement refoulés; mais nous savions qu'un jour proche ou lointain nous referions cette étape, parce que ceux-là seuls sont vaincus qui ont désespéré de la patrie (3). »

Le C. A. C. ayant franchi la Meuse continue la retraite dans la direction générale Vaux-en-Dieulet, Boulton-aux-Bois, La Croix-au-Bois, Monthois, Challerange. Il atteint ces deux derniers points, le 2 septembre.

Pendant toute cette période le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, à l'arrière-garde, protège la retraite du corps d'armée, gardant le contact avec l'ennemi, poussant des reconnaissances dans les directions dangereuses et assurant la liaison avec le 12<sup>e</sup> C. A., à gauche, et le 2<sup>e</sup> C. A., à droite.

Dans ces heures sombres, la cavalerie française recueille les fruits de la supériorité qu'elle a prise jusqu'ici, sans conteste, à coups de sabre et de lance sur la cavalerie ennemie. Supériorité telle que celle-ci n'osera plus affronter la nôtre, et que nos colonnes harassées pourront poursuivre leurs longues et pénibles étapes sans apercevoir à leurs trousses, comme nos aînés de 1870, la silhouette du uhlan.

Il en est de même en ce qui concerne le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, dont les divers éléments accomplissent les missions qui

(1) *Le Chemin de la Victoire* (L. MADELIN).

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*





leur ont été confiées avec leur mordant habituel et malheureusement non sans pertes, lesquelles témoignent de leur constant esprit de sacrifice et de dévouement.

Le 27 août, chargé de reconnaître Cesse, Luzy, Lecor et Martincourt pour s'assurer si l'ennemi construit des ponts dans ces diverses localités, aucune reconnaissance ne peut atteindre son but, l'ennemi occupant déjà la rive gauche de la Meuse; mais le contact est pris et gardé, il ne sera plus perdu.

Le 2 septembre, en revanche, nos détachements repoussent victorieusement des détachements de cavalerie ennemie en reconnaissance sur Cernay.

Le sous-lieutenant D'YTURBIDE est blessé et fait prisonnier; dans une précédente reconnaissance, le 30 août, le lieutenant DE CLERMONT-TONNERRE a été blessé et le chasseur LECLERT tué.

A partir du 3 septembre, le C. A. C. se replie en deux colonnes, un demi-régiment à l'arrière-garde de chacune d'elles :

2<sup>e</sup> demi-régiment, colonne de l'ouest. Itinéraire : Somme-Suippes—Saint-Remy—Somme-Vesle—Moivre—Bassuet.

1<sup>er</sup> demi-régiment, colonne de l'est. Itinéraire : Cernay-en-Dormois—Ville-sur-Tourbe—Somme-Tourbe—La Croix-en-Champagne—Varimont—Somme-Yèvres—Bussy-le-Repos.

Le 3, le maréchal des logis COCHARD est tué en reconnaissance.

Le 5, l'ennemi devient plus mordant et canonne sérieusement l'arrière-garde de la colonne ouest à Vavray-le-Petit.

Cette canonnade, semble-t-il, marque le terme de l'avance ennemie (1).

Le même jour, en effet, parvient à toutes les troupes l'ordre de tenir sur leurs positions *coûte que coûte*. C'est le commencement de la bataille de la Marne, de ce miraculeux « redressement » qui va changer notre retraite en offensive et animer nos drapeaux du souffle prestigieux de la victoire.

(1) La ligne extrême atteinte par l'ennemi sur le front du 1<sup>er</sup> C. A. C. peut être marquée, d'une façon générale, par la voie ferrée Vitry—Blesmes—Thiéblemont.





Nul n'ignore le célèbre ordre du jour du maréchal JOFFRE, qu'il convient cependant de rappeler ici :

Au moment où s'engage une bataille d'où dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer, devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer.

## BATAILLE DE LA MARNE

### Bataille de Vitry.

Les infanteries étant étroitement en contact, le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique n'eut pas à prendre une part active à la bataille (6 au 10 septembre). Chaque jour un escadron est mis à la disposition de la 2<sup>e</sup> division d'infanterie coloniale à Noroy, et le reste du régiment à la disposition de la 5<sup>e</sup> brigade en arrière de Thiéblemont-Farimont.

Le 8, l'escadron de réserve, venu du dépôt pour combler les pertes de Rossignol, est réparti dans les escadrons (4 officiers, 131 hommes et 133 chevaux).

Le 11, le magnifique effort de nos troupes commence à porter ses fruits. De Lassigny à Verdun, l'ennemi bat en retraite sur toute la ligne; aussi quelle n'est pas la joie du 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique quand, le même jour, à 15 heures, il reçoit l'ordre de monter à cheval pour reconnaître le plus tôt possible les ponts de Plichaucourt, Vitry-en-Perthois et la direction de Vitry-le-François.

C'est le peloton de l'adjudant-chef MAYLIN (1) qui est chargé de la reconnaissance du pont de Plichaucourt. Au passage à niveau de Reims-la-Brûlée, la pointe enlève deux sentinelles allemandes : tout près de là on trouve le pont barricadé et miné, les deux prisonniers avaient pour mission de le faire sauter. Ces renseignements permettent à une compagnie d'infanterie coloniale de passer le pont sans être « inquié-

(1) Devenu plus tard officier à T. D. au 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique.





tée », puis de poursuivre un bataillon allemand qui battait en retraite sur la route de Vitry (1).

Ainsi, la chose est certaine, l'ennemi bat en retraite, c'est la victoire, la « victoire incontestable » selon l'expression du généralissime dont la proclamation aux armées sonne comme une fanfare :

*Proclamation du général JOFFRE aux armées françaises  
après la victoire de la Marne.*

La bataille qui se livre depuis cinq jours s'achève en une victoire incontestable. La retraite des I<sup>re</sup>, II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> armées allemandes s'accroît devant notre gauche et notre centre. A son tour, la IV<sup>e</sup> armée ennemie commence à se replier au nord de Vitry et de Sermaize. Partout l'ennemi laisse sur place de nombreux blessés et des quantités de munitions. Partout on fait des prisonniers. En gagnant du terrain, nos troupes constatent les traces de l'intensité de la lutte et de l'importance des moyens mis en œuvre par les Allemands pour essayer de résister à notre élan. La reprise vigoureuse de l'offensive a déterminé le succès.

Tous, officiers, sous-officiers et soldats, avez répondu à mon appel. Tous, vous avez bien mérité de la patrie.

Signé : JOFFRE.

En conséquence, dès le 12, le 1<sup>er</sup> C. A. C. entame la poursuite en deux colonnes, dans les directions générales : Bassu, Dommartin-sur-Yèvre, Gizaucourt, Braux-Sainte-Cohière.

Colonne de gauche, 2<sup>e</sup> D. I. C.; colonne de droite, 3<sup>e</sup> D. I. C., précédée chacune d'une avant-garde.

Le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, laissant un escadron pour couvrir le flanc gauche du C. A., éclaire avec les trois autres escadrons la marche de l'avant-garde de gauche, gardant par des reconnaissances le contact avec l'ennemi, et assurant la liaison avec le 12<sup>e</sup> C. A. d'une part, avec l'avant-garde de la colonne de droite d'autre part.

Dans une reconnaissance, le chasseur CHARBONNEAU, du 1<sup>er</sup> escadron, est tué. Les commandants DE GOMBERT, LELASSEUX, le maréchal des logis DUCOMMUN sont blessés.

(1) Cette reconnaissance judicieusement conduite, en pleine zone ennemie, n'a aucune perte à déplorer.





Le 15 septembre, le régiment parvenu à 4<sup>h</sup> 30 au sud de Massiges, reconnaît la direction de Rouvroy, assure la liaison avec le 17<sup>e</sup> C. A., et couvre vers l'ouest les attaques successives de la 6<sup>e</sup> brigade coloniale.

Ces attaques, malheureusement sans succès, procurent du moins le renseignement certain que l'ennemi se retranche sur des positions extrêmement fortes et se prépare à résister âprement. C'est, hélas ! la fin de la poursuite. Pour des raisons qui ne sont pas du cadre de cette étude, dont l'une des plus connues fut le manque de munitions, la « victoire incontestable » ne devait pas être « définitive ». Dès cette date, commence la guerre de stabilisation, la guerre de tranchées qui, à part quelques fluctuations, devait dans cette région de Champagne figer les fronts adverses d'une façon à peu près immuable jusqu'en 1918.

Le 3<sup>e</sup> chasseurs, n'ayant plus dès lors sa place sur le front de bataille, est retiré en arrière à Hans d'abord, puis à Gizaucourt et Dommartin-la-Planchette, employé à diverses missions : escorte de prisonniers, police du champ de bataille, etc.

### La course à la mer et première bataille des Flandres.

La victoire de la Marne avait fait échouer le vaste, trop vaste plan allemand d'enveloppement de l'armée française par la Belgique, puis par la vallée de l'Oise.

Mais avec l'obstination têtue qui caractérise nos ennemis, l'É.-M. impérial ne voulait pas renoncer à la manœuvre toujours chère aux élèves de Moltke. L'aile gauche française se trouvant la plus exposée, ce fut elle qui fut encore visée par le Grand Quartier général allemand. Il suffirait, pensait-il, d'allonger vers l'ouest le mouvement de débordement, manœuvre qui présentait à ses yeux un double avantage.

« Ce serait d'abord Dunkerque bientôt pris, et après Dunkerque, Calais et Boulogne. La presse officieuse allemande va appeler communément cette bataille des Flandres, la *bataille pour Calais*.

« L'Angleterre, coupée de la France, serait menacée. Quant à la France, elle serait, de ce fait, tournée; tout chemin mène





à Paris, et, maîtres du littoral, il sera facile aux Allemands de se rabattre sur l'Île de France par la Normandie. Ainsi seront réparées les journées de la Marne (1). »

Mais il importait auparavant de se débarrasser de l'armée belge, laquelle, résistant toujours dans Anvers, pouvait présenter pour l'aile marchante allemande une menace analogue à celle de l'armée du camp retranché de Paris (MAUNOURY) contre VON KLUCK en septembre.

Or Anvers tomba le 8 octobre. Dès le 7, il est vrai, l'armée belge avait pu s'échapper intacte de la ville assiégée et battait en retraite en ordre et au complet, bientôt sous la protection de nos fusiliers marins; mais les Allemands, accrus sans cesse de forces nouvelles, se précipitaient à sa suite et « il était douteux que, réduite à six divisions... très éprouvées par les journées de siège et encore plus par une retraite talonnée, cette héroïque petite armée pût suffire à arrêter à notre gauche, de la mer à la Lys, la ruée des corps d'armée allemands que libérait la capitulation d'Anvers. Il importait de parer au plus vite à cette grave menace. »

Ce sera la gloire de la cavalerie française d'avoir été, comme plus tard, en mars 1918, choisie pour cette mission importante entre toutes. Chacun sait l'héroïsme de ces régiments, à peine armés, sans baïonnette, presque sans cartouches, épuisés par les raids du début de la guerre en Belgique, par la retraite de Charleroi, jetés sans autre soutien qu'une division de territoriaux improvisée en hâte, sur les bords de l'Yser et de la Lys.

« Un fait domine, a-t-on pu écrire, et s'impose à l'attention : dans l'offensive comme dans la défensive, que ce soit sur l'Yser, aux plaines de Montdidier, sur la Marne ou dans les Flandres, là où la cavalerie s'est arrêtée, là s'est fixé le front. »

Fidèle à sa mission, la cavalerie le fixa, en effet, ce front, dans les Flandres en cet automne 1914, non contente d'arrêter tout le flot ennemi, mais parvenant même à le refouler en attaquant avec ses faibles moyens, à pied, souvent le sabre ou la lance à la main.

Le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique ne pouvait être oublié dans cette glorieuse phalange. Aussi, le 21 octobre reçoit-il son ordre

(1) *Le Chemin de la Victoire.*





de départ et le 22 il s'embarquait en chemin de fer à Villers-Daucourt, à partir de 13<sup>h</sup> 30.

Le 24, débarquement à Cassel et cantonnement à Veimars-Cappel; le 26, mis à la disposition du général GROSSETTI, commandant la 42<sup>e</sup> D. I. qui vient d'arriver pour soutenir, puis relever la cavalerie, le régiment se porte sur Furnes et s'installe en position d'attente à Ramscapelle, avec reconnaissance sur Pervyse.

Le 27, la 42<sup>e</sup> D. I. doit assurer la défense du secteur Nieuport—Dixmude; le colonel COSTET reçoit le commandement d'un des quatre secteurs de ce front (secteur de la mer à Nieuport) et établit son P. C. à 900 mètres de Nieuport. Le régiment, rassemblé à 1.500 mètres d'Oost-Dunkerque, est affecté à la défense du premier de ces secteurs : Nieuport à Nieuport-Bains. Le lieutenant-colonel FAURE en prend le commandement. Le 2<sup>e</sup> demi-régiment, sous les ordres du commandant DE GOMBERT, tient les tranchées concurremment avec les 5<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> territorial, l'autre demi-régiment en réserve.

Et il en sera de même jusqu'au 5 novembre, les demi-régiments se relevant mutuellement chaque jour aux tranchées (l'É.-M. du régiment et le demi-régiment de réserve stationnant à Oost-Dunkerque). Ces relèves en rase campagne, sans boyaux d'accès, souvent effectuées en plein jour, sont fort dangereuses. C'est ainsi que le 29, le commandant DE GOMBERT est grièvement blessé. Il mourra d'ailleurs des suites de ses blessures.

Le 30 octobre, le régiment est rattaché au 32<sup>e</sup> C. A. tout en continuant le même service. Ce jour-là, l'ennemi attaque violemment et parvient à prendre Ramscapelle. Le lieutenant-colonel FAURE, avec le demi-régiment de réserve (2<sup>e</sup> demi-régiment), se porte vers Vulpen, prêt à agir entre ce point et le pont du Pélican, rive sud du canal. Ramscapelle est heureusement repris; mais Oost-Dunkerque, où est resté le train régimentaire, est assez sérieusement bombardé : le brigadier SCONAMIGLIO, le chasseur NABETH, plusieurs chevaux sont tués, 7 cavaliers sont blessés.

Le 6 novembre, mis à la disposition de la 38<sup>e</sup> D. I., le régiment se porte sur Oost-Vleteren. Là, il reçoit l'ordre d'aller occuper les tranchées en avant de Roeninghe.



Les escadrons arrivent à 21 heures dans le village de Roeninghe, soumis à un feu violent d'artillerie, et occupent les tranchées à 3 heures. Les chevaux sont cantonnés au Lion-Belge et dans les fermes environnantes.

Le 10 novembre, les escadrons sont relevés des tranchées et le régiment se porte à cheval sur la ferme de Moore, à la disposition du général commandant la 38<sup>e</sup> D. I., mais l'ennemi ayant franchi l'Yser, les escadrons repartent aux tranchées de Zuydschote et Pypegaele, l'É.-M. à l'intersection des routes de Roeninghe et Pypegaele.

Relevé des tranchées le 11 novembre, le régiment constitue un détachement de 150 cavaliers à pied qui se rend à la ferme de Moore, à la disposition du général commandant la 38<sup>e</sup> D. I. Le reste du régiment rejoint le Lion-Belge.

Ce service continue ainsi jusqu'au 22 novembre, le régiment fournissant en permanence 150 cavaliers aux tranchées, relevés chaque jour.

Le 22, le détachement aux tranchées est relevé définitivement et rejoint le régiment qui, placé en réserve du C. A., va cantonner à Stavelle.

La bataille des Flandres est terminée. Là aussi le flot de l'invasion est endigué, le front se stabilise.

Dès lors, le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, ayant vaillamment rempli sa mission, est remis à la disposition du C. A. C. et embarque le 30 novembre, à partir de 9 heures, à la gare d'Esquelbec.

Le 1<sup>er</sup> décembre débarquement à Châlons, cantonnement à Vésigneul et Pogny (1) jusqu'au 18 inclus, où le régiment reçoit l'ordre de rejoindre le C. A. à Varimont. Arrivé le 20, le régiment met, dès le 22, quatre escadrons à pied à la disposition de la 3<sup>e</sup> D. I. C. pour occuper les tranchées du bois d'Hauzy. L'É.-M. et les chevaux cantonnent à Gizaucourt, puis Dampierre-sur-Auve où, le 29 décembre, les escadrons, relevés aux tranchées par le 110<sup>e</sup> territorial, rejoignent le régiment.

---

(1) Où rejoint le capitaine MATIVET, venu du dépôt en remplacement du capitaine LE PETIT, décédé.





## LA STABILISATION

---

### LA GUERRE DES TRANCHÉES

« La course à la mer avait fait échouer la dernière tentative des Allemands pour tourner la gauche des armées alliées, et la bataille des Flandres, rompu le formidable effort fait par les vaincus de la Marne pour obtenir une immédiate revanche.

« Nous avons pu briser l'invasion et, après l'avoir brisée, nous l'avions en quelque sorte figée.

« La résistance de nos troupes nous avait permis d'élever, de la mer à la Suisse, le mur derrière lequel la France pourrait, six mois, un an, deux ans, s'il le fallait, reconstituer son armée terriblement éprouvée par les trois premiers mois de guerre, autant que son armement en défaut. De son côté, l'Allemagne, elle aussi, creusait ses tranchées.

« Et ainsi la première phase de la guerre était close. Une autre s'ouvrait pour le front d'Occident, qui serait d'un tout autre caractère, mais n'exigerait pas, il s'en fallait, des vertus moins fortes. »

Dès lors, commençait ce qu'on a pu appeler le « drame des tranchées », drame de tous les jours, de tous les instants, drame de toutes les misères, de toutes les souffrances et de tous les sacrifices où tous les fils de France, côte à côte dans la tranchée boueuse, officiers, gradés et soldats, fantassins et cavaliers, ont dépassé, plus de trois ans durant, les limites du courage et de l'héroïsme.

Guerre ingrate entre toutes, mille fois plus ingrate encore, on nous permettra de l'affirmer, pour les cavaliers et particulièrement peut-être pour les cavaliers d'Afrique accoutumés aux longues chevauchées parmi les horizons infinis.

Mieux encore peut-être que dans l'attaque au grand jour, que dans la charge, sabre haut, droits sur les étriers,

Le mépris de la mort comme une fleur aux lèvres,  
n'ont-ils pas mérité de nouveau la glorieuse épithète devenue leur devise : « Ah ! les braves gens ! »

---





## II - ANNÉE 1915

---

Durant tout l'hiver et le printemps 1915. (exactement jusqu'au 24 mai), le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique continue d'apporter son appoint au service des tranchées, tantôt (jusqu'au 26 mars) à la disposition de la 3<sup>e</sup> D. I. C. (secteur du bois d'Hauzy), tantôt (du 26 mars au 24 mai) à la disposition de la 2<sup>e</sup> D. I. C. (secteur de Minaucourt).

Le détachement fourni est de 50 cavaliers à pied par escadron, formant deux compagnies sous les ordres d'un capitaine et deux lieutenants par compagnie et se relevant sur le régiment lui-même, tous les six jours.

L'É.-M. du régiment, les hommes restant des escadrons et les chevaux cantonnent à l'arrière (Dampierre-sur-Auve, puis Rapsécourt et ferme Monteez, enfin Gizaucourt).

Le 2 février, le colonel COSTET prend le commandement du secteur du bois d'Hauzy.

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, à l'abri de ce « mur » qu'elle a édifié de ses propres mains de la mer à la Suisse, et qu'elle consolide chaque jour, la France travaille fébrilement à la réorganisation de son armée et à son adaptation à cette nouvelle forme de la guerre.

Nous ne parlerons ici que de ce qui concerne la cavalerie et particulièrement le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique.

L'armée entière reçoit une tenue plus appropriée aux exigences de la guerre actuelle. Le bleu horizon est choisi pour l'armée métropolitaine, le kaki pour l'armée d'Afrique et coloniale.

Le casque Adrian, ou bourguignotte, est adopté et sera distribué dans le courant de l'année à toutes les armes sans exception. Ainsi les chasseurs d'Afrique voient-ils disparaître,





avec un certain regret, la petite veste bleue, le « flottard », la légendaire ceinture rouge des guerres d'Afrique et du Maroc, de Sedan aussi; le « taconnet » qui rappelait la « casquette du père Bugeaud ».

Le cavalier voit augmenter sa dotation en cartouches (165 par homme au lieu de 90). En conséquence, il reçoit l'équipement du fantassin, le large ceinturon à trois cartouchières avec bretelles, il est doté de la pelle-pioche portative et de la cisaille. Chaque régiment de cavalerie enfin voit accroître sérieusement sa puissance de feu et de moyens d'action.

En ce qui concerne le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, il reçoit, dès le 9 janvier, un peloton cycliste du 1<sup>er</sup> hussards à l'effectif d'un adjudant (1), trois sous-officiers, et, le 10 février, une nouvelle section de mitrailleuses complète sous les ordres du lieutenant SUSAUDEAU. En revanche, l'infanterie fait à la cavalerie un large appel pour combler ses vides, en officiers et en cadres subalternes (2).

Cette vie de tranchées a été trop longuement et trop souvent décrite pour que nous nous y arrêtions ici.

Guerre de tranchées, d'ailleurs, et défensive, ne veulent pas dire pour autant passivité. Tout l'hiver et tout le printemps le front entier donna lieu à une floraison héroïque d'attaques locales, de combats souvent sanglants, — telles, en ce qui concerne le C. A. C., les âpres luttes autour du fortin de Beau-séjour et du bois Sabot, — comme aussi à mille coups de main audacieux, mille patrouilles ou reconnaissances dans les lignes ennemies, où les troupes entraînaient leur esprit d'offensive et donnaient la mesure de leur mordant et d'un héroïsme pour ainsi dire journalier.

Citons en exemple, parmi tant d'autres en ce qui concerne

(1) Adjudant ALBA, qui devint plus tard officier et commanda jusqu'à la fin de la guerre la 2<sup>e</sup> S. M.

(2) On sait les magnifiques services que rendirent ces cadres à l'arme-sœur et le nombre important de morts glorieuses qui attestent leur dévouement.

Pour le régiment :

Capitaine RIVES, passé au 23<sup>e</sup> colonial, tué le 25 septembre 1915.

Capitaine CHAVERONDIER, passé au 4<sup>e</sup> zouaves, tué en mars 1918.





le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, la reconnaissance commandée par le sous-lieutenant DUVAUX dans la nuit du 10 au 11 mars 1915. Chargé de reconnaître les emplacements des petits postes ennemis situés entre la gare de Ville-sur-Tourbe et la chapelle Servon, le sous-lieutenant DUVAUX quitte les lignes françaises vers la tombée de la nuit, au lieu dit « Les Peupliers ». Il est accompagné du maréchal des logis SULTAN, du brigadier PITRAS, et des cavaliers VALÈS et HAUTELIN (tous volontaires).

La patrouille progresse d'abord dans un terrain complètement découvert et marécageux, essuie le feu des sentinelles ennemies, atteint néanmoins les réseaux de fil de fer allemands, à la gare de Ville-sur-Tourbe, et les longe en se dissimulant, moitié dans l'eau, moitié parmi les roseaux, non sans provoquer à nouveau le feu ennemi.

Malgré ces difficultés, la patrouille exécute parfaitement sa mission, relève exactement les emplacements des petits postes ennemis et rentre à 5 heures du matin dans les lignes françaises, à Melzicourt, étant restée neuf heures entre les lignes, épuisée de fatigue et de froid.

Le colonel félicita (par la voie de la décision du 22 mars 1915) le sous-lieutenant DUVAUX et sa patrouille.

### Deuxième bataille d'Artois.

Si ces attaques locales et à objectif trop limité ne pouvaient donner de résultats décisifs, le haut commandement ne perdait pas l'espoir, lorsqu'il s'estimerait assez pourvu de canons et de munitions, d'utiliser les qualités offensives dont témoignait la troupe, pour tenter sur un large front une opération sérieuse dont il espérait les résultats les plus heureux.

Ce fut le but de l'offensive d'Artois : on en sait l'histoire, et aussi, il faut bien le dire, l'échec dont nous n'avons point ici à étudier les causes.

La rupture du front ennemi avait été obtenue le 6 mai, mais ne put être exploitée; dès lors, la bataille traîna en longueur, interrompue, puis reprise, interrompue encore, le





15 mai; nous la reprenions enfin sur des nouveaux frais le 16 juin, pour soulager nos alliés russes.

Pour cette nouvelle offensive, il fut fait appel au C. A. C. Celui-ci, y compris le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, s'embarqua donc du 1<sup>er</sup> au 6 juin à Vitry-la-Ville.

Le 8 juin, le régiment débarquait à Amiens, Longueau et Ailly-sur-Somme et cantonnait dans ce dernier village, ainsi qu'à Dreuil-lès-Amiens.

Le 15, le C. A., qui vient de prendre le nom de 1<sup>er</sup> C. A. colonial (1), se concentre autour de Doullens, en liaison avec les Anglais.

Le régiment cantonne à Gezaincourt, puis Lucheux, puis Canaples.

Le 16, le 33<sup>e</sup> C. A. (FAYOLLE) se jette à l'assaut de la crête de Vimy, mais cette fois la rupture ne peut être obtenue et le 1<sup>er</sup> C. A. C. n'a pas à intervenir. Il reste en réserve d'armée.

Le 13 juillet, le général BERDOULAT, nommé au commandement du 1<sup>er</sup> C. A. C., passe le régiment en revue et le félicite sur sa tenue.

Du 15 au 17 juillet, tout le C. A. s'embarquait en chemin de fer à Amiens, pour débarquer à nouveau en Champagne, région de Vertus. Le régiment cantonnait d'abord, le 18, à Pocancy, puis, le 22, à Marson, le 10 août à Varimont et le 30, à Civry-sur-Ante.

### Deuxième bataille de Champagne.

Renonçant à l'offensive d'Artois, le haut commandement, d'accord avec les armées alliées (2), a choisi pour l'automne un nouveau champ de bataille, et ce champ de bataille sera la Champagne.

Dès lors le régiment, qui, du 13 août au 1<sup>er</sup> septembre, a fourni deux compagnies de cavaliers à pied au sous-secteur du

(1) Voir note page 11.

(2) Conférence du 7 juillet à Chantilly.





bois d'Hauzy (pertes : 1 cavalier tué, 1 brigadier et 2 hommes blessés), est relevé définitivement de ce service, le 1<sup>er</sup> septembre, pour s'entraîner à son rôle dans la bataille qui se prépare.

Une récente circulaire, en effet, règle la participation de la cavalerie aux offensives.

En conséquence, le 11, le régiment forme deux détachements à pied pour ménager les passages nécessaires à la cavalerie dans le secteur d'attaque du C. A. Le lieutenant BARBÉ en prend le commandement.

Le 25 septembre, le colonel COSTET prend le commandement de l'ensemble de la cavalerie du 1<sup>er</sup> C. A. C. qui est formée en deux groupements :

- A) 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique;
- B) 1<sup>o</sup> groupe d'escadrons du 1<sup>er</sup> C. A. C.;
- 2<sup>o</sup> groupe d'escadrons de la 151<sup>e</sup> D. I.

Le lieutenant-colonel FAURE prend le commandement du groupement A.

*Missions.* — 1<sup>o</sup> Atteindre les batteries de la zone comprise entre la position 148 et le méridien de Rouvroy et mettre hors d'état de tirer celles qui seraient encore en action;

2<sup>o</sup> Poursuivre tous les éléments (convois, batteries, etc.) qui seraient aperçus en retraite vers le nord;

3<sup>o</sup> Atteindre la ligne de la Dormoise et s'efforcer d'occuper Rouvroy et Cernay-en-Dormois en attendant l'arrivée de l'infanterie;

4<sup>o</sup> Un escadron à pied, composé de 4 officiers et de 20 hommes par escadron, a pour mission d'aménager des cheminements pour le passage éventuel du régiment dans le ravin du ruisseau de l'Étang et de s'installer ensuite vers la cote 136 (ferme Chausson) pour protéger avec la section de mitrailleuses, la retraite éventuelle des escadrons.

Il pleut à torrents.

*Escadron à pied.* — L'escadron à pied, sous le commandement du sous-lieutenant BARBÉ, quitte Civry-sur-Ante le 24 à 22<sup>h</sup> 30, laisse ses chevaux au pied de la cote 202 (1 kilomètre nord-ouest de Courtemont) et gagne les abris de la cote 180, liaison assurée avec le capitaine d'infanterie coloniale qui commande la troisième vague. Il commence sa mission à





9<sup>h</sup> 45. A 11<sup>h</sup> 30, le passage est fait jusqu'à hauteur du Médius de la Main de Massiges. Arrêté momentanément par le feu d'une mitrailleuse, il reprend sa mission jusqu'au delà du ravin de l'Index. L'infanterie ne pouvant plus progresser, le sous-lieutenant BARBÉ, sur l'ordre du lieutenant-colonel commandant le groupement A, rejoint le régiment à la cote 180.

*Groupement A* (3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique). — Le 25 septembre, parti à 0 heure de Civry-sur-Ante, le régiment, sous les ordres du lieutenant-colonel FAURE, se porte au pied sud-ouest de la cote 202. A 10<sup>h</sup> 30, il se rend vers le promontoire (cote 180); il ne peut déboucher sur Massiges et se replie sur le pont de Marson sous le feu de l'artillerie ennemie.

A 19<sup>h</sup> 15, un détachement de deux compagnies de cavaliers à pied est mis à la disposition de la 2<sup>e</sup> D. I. C. pour l'occupation des tranchées de départ de la division (cote 180).

Le reste du régiment et les chevaux de main bivouaquent au ravin des Pins.

*Pertes.* — 1 officier (lieutenant ALBA), 2 cavaliers blessés et 2 disparus.

*26 septembre.* — Les deux compagnies à pied mises à la disposition de la 2<sup>e</sup> D. I. C. rejoignent le régiment au ravin des Pins.

*28 septembre.* — Le régiment forme quatre compagnies de 100 hommes chacune. Le détachement, sous les ordres du chef d'escadrons DE SAINT-LÉGER et encadré par deux capitaines (capitaines CHAVERONDIER et DE LESSEPS), trois lieutenants (lieutenants PIERSON, GRENOUILLET, DUPUY), un adjudant-chef (adjudant COUDERCQ), quitte le ravin des Pins à 10 heures et va se mettre à la disposition du général commandant la 2<sup>e</sup> D. I. C. pour assurer l'occupation du promontoire au nord-ouest de Minaucourt dans la journée du 28.

*29 septembre.* — Mis à 21 heures à la disposition du général commandant la 3<sup>e</sup> D. I. C., le détachement quitte immédiatement les positions qu'il occupe et se rend au village de Virginy où des guides le conduisent à ses nouveaux emplacements, situés dans les tranchées au nord de Virginy (vers l'arbre de la Vache). Le détachement est en place à 3 heures, le 30 septembre, et attaque à la grenade à 12 heures. Bien que la plupart n'aient jamais manié de grenade, les chasseurs sont





merveilleux d'entrain; leur courage et leur énergie font l'admiration de l'infanterie. Le capitaine DE LESSEPS est tué en se portant à l'attaque à la tête de ses grenadiers.

Le capitaine CHAVERONDIER, blessé à l'épaule, reste à la tête de ses grenadiers.

Malgré tant d'efforts et tant de traits d'héroïsme il fallut bien se rendre compte que cette fois encore l'offensive avait échoué. Dès lors, du 1<sup>er</sup> au 8 octobre, la bataille traîne en longueur pour s'éteindre à partir du 8. « A vrai dire, les Allemands s'y usaient et perdaient dans cette mêlée plus de 100.000 hommes. Ils semblaient démoralisés; notre artillerie leur paraissait monstrueuse. « Dans l'enfer, disaient-ils, ce ne peut être plus terrible. »

En ce qui concerne le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, du 1<sup>er</sup> au 8 octobre, le détachement, renforcé par des éléments de la 6<sup>e</sup> division de cavalerie, tient les tranchées du secteur, tantôt en première ligne, tantôt en deuxième et troisième lignes. L'ennemi s'est ressaisi, et le bombardement a augmenté d'intensité pendant cette période. Le capitaine CHAVERONDIER, blessé une deuxième fois, reste à la tête de ses chasseurs.

La fatigue est grande, les pertes sérieuses, les chasseurs, malgré tout, conservent un moral excellent.

L'adjudant-chef COUDERCQ reçoit la Médaille militaire. « Son capitaine ayant été tué au début d'une attaque, a pris le commandement du détachement pendant deux jours et deux nuits, a dirigé des attaques à la grenade dans les boyaux ennemis et y a progressé malgré une résistance opiniâtre, a déployé pendant ces attaques de superbes qualités de chef par son autorité, son énergie, sa bravoure et son mépris du danger. »

Le colonel COSTET lui remet la Médaille militaire dans les tranchées mêmes.

Les pertes s'élèvent à 115, dont :

27 tués : 1 capitaine, 2 sous-officiers, 1 brigadier, 23 cavaliers;

90 blessés : 1 capitaine, 5 sous-officiers, 9 brigadiers, 75 cavaliers.

Le 9 octobre, à 22 heures, le détachement, relevé définitive-





ment des tranchées, rejoint le bivouac à la cote 189, où les chevaux de main sont installés depuis le 4 octobre.

Le 10 octobre, le régiment quitte le bivouac de la cote 189, et cantonne à Braux-Saint-Remy où il trouve un renfort de : 1 capitaine (capitaine SANDRIN), 5 sous-officiers, 11 brigadiers, 118 cavaliers.

Le 11 octobre, le général commandant le 1<sup>er</sup> C. A. C. passe dans le cantonnement et fait au régiment les plus vifs éloges pour sa conduite aux tranchées allemandes de Virginy. Il dit à tous que le 3<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique s'est montré digne de sa vieille réputation, faisant l'admiration de toute l'infanterie.

### ORDRE GÉNÉRAL N° 73

Le général commandant le 1<sup>er</sup> C. A. C. adresse ses plus chaleureuses félicitations aux troupes sous ses ordres pour l'effort magnifique qu'elles ont fourni en s'emparant d'une des plus fortes positions de l'adversaire.

Pendant sept jours consécutifs, ces troupes ont combattu avec une vigueur et une ténacité qui feront l'admiration du monde; elles continuent encore à combattre malgré les pertes subies, malgré le mauvais temps, malgré la fatigue, et elles poursuivent leurs succès.

Leur tâche n'est pas terminée, les objectifs fixés au 1<sup>er</sup> C. A. C. ne sont pas encore complètement atteints; l'ennemi est déjà très fortement ébranlé, mais un dernier effort reste à faire pour atteindre le « Chausson » et la « Chenille », et pour vaincre les résistances ennemies au nord de Ville-sur-Tourbe.

Le général commandant le 1<sup>er</sup> C. A. C. sait qu'il peut compter sur les troupes sous ses ordres pour donner cet effort et consacrer la victoire.

Le général commandant le 1<sup>er</sup> C. A. C. adresse aux chasseurs du 3<sup>e</sup> régiment ses félicitations pour la bravoure dont ils ont fait preuve en combattant dans les tranchées et les remercie de l'aide qu'ils ont apportée à l'infanterie.

P. C., le 2 octobre 1915.

Signé : BERDOULAT.

« Ainsi s'achevait l'année 1915. Malgré les heures cruelles, les souffrances de cette première année de tranchées, rassé-





réne aussi par les permissions de l'été et de l'automne, par la perspective de celles de l'hiver, l'admirable soldat français se résigna à ce deuxième hiver, espérant que ce serait le dernier. Nul ne doutait qu'instruits par les expériences de 1915, pourvus de munitions que mille usines, maintenant, fabriquaient, assurés de l'appui d'alliés (1) dont les armées grossissaient formidablement ou se reconstituaient en de nouvelles conditions, nous ne puissions trouver au printemps de 1916 la décision qui nous ouvrirait définitivement le chemin de la victoire.

« 1915 avait permis, grâce à l'endurance, la patience, la vaillance de tous, d'en sonder les approches; 1916 forcerait l'entrée et conduirait au but.

« L'Allemagne savait que si elle nous laissait attaquer, elle serait perdue. Elle entendit prévenir et déconcerter l'attaque, et ce sera le formidable assaut de Verdun. »

---

(1) Le 28 mai 1915, l'Italie, à son tour, avait embrassé notre cause. Ancienne alliée de l'Allemagne et de l'Autriche (Triple alliance), mais révoltée par l'agression de ces deux puissances, elle avait déclaré sa neutralité, et restait depuis lors « en surveillance ». Notre victoire de la Marne acheva de la décider, et l'on peut dire que dès septembre 1914, elle se préparait.







### III — ANNÉE 1916

---

L'année 1916 restera dans l'histoire de la grande guerre l'« année de Verdun ».

Il ne nous appartient pas ici de faire l'historique de cette lutte de géants, ni de chanter après tant d'autres les souffrances inouïes mais aussi la gloire impérissable de ces chefs magnifiques, de ces soldats incomparables qui « ont barré aux Allemands la route de Verdun (1) ».

Au reste, le 1<sup>er</sup> C. A. C. fut un des rares corps d'armée peut-être qui ne fit jamais partie de la fameuse « chaîne sans fin » dont les anneaux, les uns après les autres, vinrent se fondre et se tremper au creuset de Verdun.

Et ceci demande une courte explication :

« Au soir même du jour où on arrêtait la double bataille d'Artois et de Champagne, JOFFRE en concevait une autre, et déjà il en apercevait le théâtre qui serait la Somme, et en fixait l'époque qui serait la fin du printemps 1916. D'ici là, nos alliés britanniques, qui faisaient pour grossir leurs armées un effort magnifique, seraient en mesure, non plus seulement de nous soutenir, mais de prendre une large part à la bataille. »

Et cette menace ne fut sans doute pas une des moindres causes qui décidèrent le G. Q. G. allemand à prendre les devants en attaquant Verdun.

Dès la fin de 1915, cette offensive de la Somme était en préparation. C'est ainsi que les 22, 23, 24 décembre, le 1<sup>er</sup> C. A. C. quittait la Champagne en chemin de fer.

Débarqué dans la région de Lizy-sur-Ourcq, il se dirigeait, à partir du 4 janvier, par étapes, sur le camp de Crèvecœur.

(1) Ordre du jour du général JOFFRE, 10 mars 1916.





Le 1<sup>er</sup> demi-régiment du 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, sous les ordres du colonel COSTET, était affecté à la 2<sup>e</sup> D. I. C.

Le 2<sup>e</sup> demi-régiment, sous les ordres du lieutenant-colonel FAURE, à la 3<sup>e</sup> D. I. C.

Au camp de Crèvecœur, à partir du 11, remise en mains de la troupe, manœuvres diverses, chaque demi-régiment travaillant avec la division à laquelle il est affecté.

L'hiver se passe ainsi en instruction et organisation. Les officiers sont envoyés dans les écoles d'armée pour suivre les différents cours de spécialités (grenadiers, fusiliers-mitrailleurs, mitrailleurs, etc.).

Pendant ce temps, l'armée allemande s'épuise contre Verdun en des attaques qui finiront par rester vaines. Pour achever de délivrer la place, ce « cœur de la France », selon l'expression du Kaiser, il importe de faire « ventouse » et l'offensive de la Somme est plus que jamais décidée.

## BATAILLE DE LA SOMME

Elle se déclenche le 1<sup>er</sup> juillet, sous la haute direction du général FOCH, le 1<sup>er</sup> C. A. C. constituant avec le 20<sup>e</sup> C. A., l'armée FAYOLLE.

La préparation d'artillerie, qui avait duré sept jours, avait été formidable, et dès le début nos succès furent sans réserves.

« Deux corps magnifiques donnaient l'assaut : au nord de la Somme, l'infatigable 20<sup>e</sup> corps (BALFOURIER) et, au sud, le 1<sup>er</sup> C. A. C., conduit à la bataille par le général BERDOULAT. »

Dès le premier jour, le corps colonial enlève toute la première position de Dompierre à Foy et prend pied sur le plateau de Fleucourt. Déjà la deuxième position, jalonnée par Assevillers, Herbécourt, Feuillères, est abordée sans qu'on eût même dû engager les réserves des divisions et on avait fait 5.000 prisonniers.

Le deuxième jour, la deuxième position est prise et on aborde la troisième.

Le 3, Assevillers tombe entre nos mains.





Le 5, Ham est pris.

Le 10, nos lignes sont à Barleux; Péronne est menacé; au sud, nous avons fait 12.000 prisonniers.

« C'est le plus beau succès obtenu depuis la Marne. »

On pense bien que le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique devait avoir sa place dans cette offensive foudroyante et on devine la joie de tous, officiers, gradés et cavaliers, à se voir ainsi revenus à la guerre de mouvement.

Le 3, à 12 heures, le régiment est dirigé sur le ravin situé à 1 kilomètre est de Chuignolles et s'installe au bivouac sur la rive sud de la Somme, entre Éclusiers et Cappy (1 kilomètre est de Cappy).

Le colonel prend le commandement de la cavalerie du 1<sup>er</sup> C. A. C. et le lieutenant-colonel celui du régiment.

*Mission du régiment pour la journée du 4 juillet :*

« Pousser des reconnaissances entre le sud de la Somme et Villers-Carbonnel, avec mission de :

« 1<sup>o</sup> Fouiller tout le terrain dans le secteur ci-dessus. Capturer les batteries qui pourraient encore s'y trouver; le nettoyer complètement d'ennemis;

« 2<sup>o</sup> Reconnaître la ligne de défense discontinue qui constitue la troisième position ennemie sur le front Biaches—Barleux;

« 3<sup>o</sup> Assurer la garde ou exécuter la destruction de tous les organes sensibles de l'ennemi (dépôts divers, etc.) indiqués dans un bulletin de renseignements;

« 4<sup>o</sup> Si possible, en occupant Barleux ou en s'installant dans la région avoisinante, diriger des éléments légers sur les derrières de l'ennemi pour couper ses communications et interdire ses ravitaillements. »

Le 4, le 3<sup>e</sup> escadron est envoyé en découverte entre le sud de Biaches et Pont-les-Brie: s'assurer des ponts du faubourg de Paris, de la ferme Lamire et d'Éterpigny.

Départ de l'escadron à 2<sup>h</sup> 30 par Herbécourt, dans le ravin 1 kilomètre ouest de Flaucourt, derrière le petit bois situé 500 mètres nord du chemin de Becquincourt à Flaucourt, avec mission de soutenir et appuyer les reconnaissances, et de se porter, si possible, derrière la ligne ennemie pour faire sauter les dépôts de munitions, voies ferrées, etc.





D'Herbécourt, quatre reconnaissances sont envoyées :

1<sup>o</sup> Reconnaissance n<sup>o</sup> 1 (lieutenant DE LA MALLERIE). Direction générale : Faucourt, La Maissonnette, station de Chapelotte;

2<sup>o</sup> Reconnaissance n<sup>o</sup> 2 (lieutenant BOURGEOIS). Direction : sud de Flaucourt, pont de la ferme Lamire;

3<sup>o</sup> Reconnaissance n<sup>o</sup> 3 (sous-lieutenant DE CONTENCIN). Direction générale : Barleux, pont d'Éterpigny;

4<sup>o</sup> Reconnaissance n<sup>o</sup> 4 (adjudant BIDAULT). Direction générale : Assevillers, Belloy-en-Santerre, Villers-Carbonnel, Pont-les-Brie.

*Forces des reconnaissances* : 10 hommes munis d'explosifs pour destructions à opérer.

Les renseignements fournis par les reconnaissances ont permis de constater :

1<sup>o</sup> Qu'en réunissant les éléments de tranchées qui s'étendent de Biaches à Barleux, l'ennemi s'était reconstitué une ligne de résistances;

2<sup>o</sup> Que la lisière du village de Biaches, la cote 97, ouest de la Maissonnette (où le maréchal des logis ARNAL, détaché de la reconnaissance n<sup>o</sup> 1, avait été reçu par un feu de mitrailleuses dont il avait exactement désigné l'emplacement) étaient occupées ainsi que la croupe sud-est parallèlement à la route Péronne — Barleux, où l'ennemi commençait à se retrancher;

3<sup>o</sup> Que le village de Barleux était occupé fortement; la reconnaissance n<sup>o</sup> 3 avait été accueillie à coups de fusil;

4<sup>o</sup> Les renseignements fournis par la reconnaissance n<sup>o</sup> 4 donnent :

Que les bois nord-est de Belloy étaient occupés par une compagnie environ, mais que le village où le brigadier SALAUD pénétra ne l'était que faiblement.

Ce brigadier reconnut l'emplacement d'une mitrailleuse dans le cimetière.

Les reconnaissances n'ayant pu franchir la ligne ennemie, l'escadron de découverte ne put remplir sa mission de destruction. Le service de reconnaissance étant terminé à 11<sup>h</sup> 25, le colonel donnait l'ordre à l'escadron de rejoindre le gros du régiment.

Le 4 juillet, en exécution de l'ordre n<sup>o</sup> 46 R. du 3 juillet,





le régiment a quitté, à 4 heures, le bivouac 1 kilomètre est de Cappy, et s'est porté par le ravin sud d'Éclusier, chemin Cappy—Herbécourt et Herbécourt, en soutien de l'escadron de découverte.

A la sortie est d'Herbécourt, le régiment n'a pu progresser en raison du tir de l'artillerie ennemie et est venu s'installer en halte gardée derrière le bois Hache, à 1.500 mètres ouest d'Herbécourt, en conservant le contact avec l'escadron de découverte.

*Le 5 juillet.* — Mission du régiment : envoyer des éléments de découverte avec mission de déterminer les points occupés par l'ennemi, en face de nos nouvelles positions, dans la région Berny-en-Santerre, Orgny, Villers-Carbonnel, Pont-les-Brie, Éterpigny.

Le 4<sup>e</sup> escadron est chargé de cette mission.

Le lieutenant DARBOU et les maréchaux des logis LAMBICCHI et PAIMBLANC quittent le bivouac à 3 heures pour exécuter la mission par l'itinéraire Cappy, Dompierre, Assevillers, Belloy, devant marcher réunis jusqu'à Belloy.

En arrivant à Belloy, le lieutenant DARBOU apprend du colonel commandant le 1<sup>er</sup> étranger que les deux infanteries sont en contact au sud de Belloy.

Les trois patrouilles ne peuvent opérer qu'à pied, laissant leurs chevaux à Belloy.

Le maréchal des logis PAIMBLANC est envoyé en reconnaissance sur Barleux, le maréchal des logis LAMBICCHI sur Origny.

Le lieutenant DARBOU, en se glissant dans les tranchées de première ligne, s'est rendu compte que la ligne allemande, dans la direction de Berny, suivait une ligne parallèle à la route Estrées—Villers-Carbonnel, proche de cette route et semblant se raccorder vers Estrées.

Renseignements de la patrouille LAMBICCHI : du calvaire au sud-est de Belloy : « Vu de fortes colonnes allemandes se dirigeant d'Origny sur Belloy par la route nationale Villers-Estrées et sur Barleux. »

Pendant ce temps, le maréchal des logis PAIMBLANC, en observation devant Barleux, voyant une colonne ennemie sortir du village vers l'est, pénètre dans Barleux à la suite des Allemands et trouve le village évacué.





« Nous avons profité de la surprise relative qu'avait causée aux Allemands une attaque dont leurs illusions sur l'état des armées françaises leur avaient jusqu'ici fait méconnaître l'importance. Mais déjà ils précipitent toutes leurs forces d'Occident vers ce dangereux champ de bataille. Ils renoncent à Verdun et retirent des bords de la Meuse divisions sur divisions pour les porter sur les rives de la Somme. Et la bataille va tourner à la bataille d'usure (1). »

Le 13 juillet, le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique se rassemble au bivouac à 3 kilomètres sud-ouest de Cerisy—Gailly, puis le 17, aux abords de Cappy.

Le 23, une compagnie de 150 cavaliers à pied est mise à la disposition du général commandant la 2<sup>e</sup> D. I. C., pour occuper un sous-secteur dans le secteur de Feuillères.

Le relèvement se fait sur le régiment lui-même, tous les six jours, les chevaux et les hommes haut le pied étant au bivouac dans le bois de Méricourt.

L'attitude des chasseurs dans les tranchées est parfaite, malgré le bombardement intense et continu de l'artillerie ennemie.

Les pertes, durant cette période, sont de 38 hommes, dont :  
11 tués (3 brigadiers, 8 cavaliers);

27 blessés (1 sous-officier, 3 brigadiers, 23 cavaliers).

Le 20 août, le détachement aux tranchées est définitivement relevé par des éléments de la 70<sup>e</sup> D. I. et le régiment se rassemble au bois de Méricourt.

Depuis ce jour, c'est pour le régiment une série de mouvements, de changements de cantonnement. Le 27 août, le 2<sup>e</sup> demi-régiment est embarqué avec la 3<sup>e</sup> D. I. C. pour la Champagne, puis rejoint à Crèvecœur le 30 octobre.

Dans l'intervalle (7 septembre), le colonel COSTET est remis à la disposition du ministre et le lieutenant-colonel FAURE prend le commandement du régiment.

Du 31 octobre au 24 novembre, nouvelle période d'instruc-

(1) *Le Chemin de la victoire.*

Du moins cette bataille, si près d'être une victoire, succédant à notre effort héroïque de Verdun, prouvait au monde notre vitalité et décidait l'entrée en ligne à nos côtés de la Roumanie (août 1916).





tion : officiers, gradés et cavaliers sont détachés dans les différentes écoles d'armée, de corps d'armée, de division, pour suivre les cours de commandants de compagnie et de spécialités.

Du 12 décembre au 31 décembre, une compagnie de 150 chasseurs et une section de mitrailleuses sont mises à la disposition de la 2<sup>e</sup> D. I. C., pour participer à l'occupation du C. R. de Popincourt.

Relève tous les six jours. Gros du régiment à Saint-Martin-aux-Bois.







## IV — ANNÉE 1917

---

Le détachement aux tranchées est définitivement relevé, puis, le 1<sup>er</sup> janvier, conformément à la note 7045 du G. Q. G., le régiment est dissous et forme deux groupes de deux escadrons, affectés chacun à une division d'infanterie qui les administre. L'É.-M. du régiment (colonel et son adjoint) sont affectés en principe au Q. G. du C. A. Le colonel prend le titre de commandant de la cavalerie du C. A.

Groupe 1/2 (1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> escadrons) : sous le commandement du chef d'escadrons MEYRIEUX.

Groupe 3/4 (3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> escadrons) : sous le commandement du capitaine HUBER (commandant le 4<sup>e</sup> escadron), faisant fonction de chef d'escadrons, puis bientôt sous les ordres du chef d'escadrons DUMOULIN.

La section de mitrailleuses PIERSON est affectée au groupe 1/2.

La section de mitrailleuses ALBA est affectée au groupe 3/4.

Par application de la note 13209 du 10 décembre 1916, les escadrons sont réduits à trois pelotons, tout en conservant leur effectif, et sont dotés de six fusils-mitrailleurs sur chevaux de bât, à raison de deux par peloton (1).

Cette nouvelle organisation n'est qu'un chapitre de la réorganisation générale de l'armée qui caractérise les débuts de 1917.

Réorganisation d'abord du haut commandement; le général JOFFRE, vainqueur de la Marne, reçoit, en récompense et gage de l'admiration de la nation, le bâton de maréchal de France mais est remplacé dans ses fonctions de généralissime par le général NIVELLE.

---

(1) Voir aux annexes la composition des groupes.





Celui-ci, illustré par ses toutes récentes et foudroyantes victoires de Douaumont et Bezonvaux qui ont achevé de libérer Verdun, médite de remplacer par une offensive à grande envergure la bataille finissante de la Somme.

Le terrain choisi sera le « saillant de Noyon » où notre avance sur la Somme a brisé le front allemand en un angle très marqué dont le sommet est au sud de Noyon, vers Ribécourt, tandis que les côtés s'appuient à deux piliers, deux charnières : au sud de Lens, les hauteurs de Vimy; au sud de Laon, le massif de l'Aisne.

Cette offensive, espère-t-on, aura pour premier résultat de détruire la « masse principale des forces ennemies sur le front occidental » et de proche en proche de libérer le territoire de la patrie.

Le plus grand éloge qu'on puisse faire de ce plan qui rencontre, d'ailleurs, de la part de nos alliés anglais, un accueil enthousiaste, c'est qu'il fit peur aux Allemands, avant même qu'il fût entré en exécution.

L'ayant deviné, Hindenburg et Ludendorff comprirent tout le danger et résolurent d'y parer en évacuant précisément le saillant de Noyon, seule parade permise à leurs armées affaiblies par leur double défaite de Verdun et de la Somme, pour se replier sur une ligne défensive fortement préparée, d'Arras à Laon, par Saint-Quentin et La Fère. « On travaillait activement depuis novembre. A la fin de février, on commença à replier les gros bagages, le matériel lourd. Puis, pour créer entre les Français et la nouvelle ligne des difficultés inextricables et aussi pour obéir à la « joie de nuire » si foncièrement propre à la race, on dévastait systématiquement la région qu'on allait évacuer. Villes et villages froidement pillés, puis détruits; champs retournés, arbres fruitiers tous sciés à la base, routes rompues, instruments aratoires brisés. » La méthode dans la barbarie! O vous, chasseurs qui avez vu, n'oubliez jamais!







## REPLI ALLEMAND

C'est le 17 mars que l'alerte de la retraite ennemie est donnée devant le front du 1<sup>er</sup> C. A. C.

Le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, qui était réuni à l'instruction à Saint-Rémy-en-l'Éau, monte à cheval, chaque demi-régiment allant rejoindre la division à laquelle il est affecté.

Groupe 1/2, 2 <sup>e</sup> D. I. C., au bois Allongé. . . . .	} Laissant un peloton à la disposition de la divi- sion.
Groupe 3/4, 3 <sup>e</sup> D. I. C., Tilloloy.	

Le 19 mars, la 2<sup>e</sup> D. I. C. tient tout le front Rouvrel—Berlancourt—Bediancourt.

Le groupe 1/2 (chef d'escadrons MEYRIEUX) envoie deux reconnaissances fortes chacune d'un peloton.

Peloton ZAMIT (départ 5 heures), direction Guiscard, Cugny.

*Mission.* — Reconnaître les lisières du bois de Beaumont. Le pont de Guiscard étant coupé, rechercher un point de passage sur la Verse. Assurer la liaison avec la 120<sup>e</sup> D. I., à droite.

Peloton VIARD (départ 10<sup>h</sup> 30), direction Guiscard, Berlancourt, La Neuville-Beaumont.

*Mission.* — Reconnaître les lisières du bois de Beaumont.

A 14 heures, le groupe lui-même se porte sur Villeselve et couvre l'infanterie pendant son installation aux avant-postes.

Le 20 mars, le groupe quitte Villeselve à 6 heures et occupe Cugny, à 11 heures.

On imagine la joie des malheureuses populations délivrées et l'accueil fait dans ces pauvres villages à nos chasseurs.

Le peloton de l'adjudant JOSSERAND est à l'avant-garde de la 7<sup>e</sup> brigade coloniale.

Ayant reçu mission de reconnaître les abords du canal de Saint-Quentin, à l'est de Menessis, l'adjudant JOSSERAND fait mettre pied à terre à quelques cavaliers et s'avance à pied avec le chasseur PEYTAVIN, vers une passerelle. Reçu par des coups de feu, il tombe frappé à mort; le chasseur PEYTAVIN qui l'accompagnait, est blessé d'une balle au bras gauche. Le maréchal des logis GIORZA, qui se trouvait non loin de là, est





blessé d'une balle sous la mâchoire; six chevaux sont tués. Le maréchal des logis chef THIÉBAUD va, la nuit venue, avec quatre cavaliers, chercher le corps de l'adjudant JOSSERAND. Le corps avait été enlevé.

A 17 heures, le peloton ZAMIT assure la liaison avec la 3<sup>e</sup> D. I. C. entre Ham et Saint-Simon.

Le 21 mars, la 2<sup>e</sup> D. I. C. est relevée du front d'attaque, le groupe bivouaque à Campagne.

Ses pertes ont été : 1 adjudant disparu; 1 maréchal des logis blessé; 1 cavalier blessé.

Pendant ce temps, le groupe 3/4 (chef d'escadrons DUMOULIN) avait rejoint, le 18 mars à 6 heures, Avricourt où il avait reçu la mission suivante :

a) Déboucher de la ligne Bouvilly—Beaulieu et reconnaître le terrain à l'ouest du canal du Nord;

b) Au cas où le canal ne serait pas occupé, le traverser et pousser des reconnaissances sur Libermont, Fréniches, le bois de l'Hôpital, Flavy-le-Meldeux, Golancourt.

A l'arrivée à Beaulieu, à 7<sup>h</sup> 50, deux reconnaissances à l'effectif d'un peloton sont lancées :

1<sup>o</sup> Peloton lieutenant BOURGEOIS. Direction : Libermont, partie nord du bois de l'Hôpital, Esmerq, Allou, route de Saint-Quentin au nord de Golancourt.

Le peloton ne peut déboucher vers le nord, il est arrêté par des feux de mitrailleuses installées dans un boqueteau près de la Pannetterie. Un cheval est tué;

2<sup>o</sup> Peloton lieutenant DE LENCQUESAING. Axe de marche : Le Frétoy, Fréniches, Flavy-le-Meldeux, Golancourt.

Il ne peut franchir à cheval le canal dont le pont est détruit. Après des difficultés sérieuses, le lieutenant DE LENCQUESAING franchit l'obstacle avec des tirailleurs à pied et chasse du Frétoy des patrouilles qui s'y trouvaient encore. Il revient prendre ses chevaux à l'ouest du canal, continue sa mission en passant au nord du tunnel et reconnaît Fréniches et les abords de Flavy-le-Meldeux.

Le groupe, gêné dans ses mouvements par les réseaux de fil de fer et les tranchées, progresse par la route, franchit le canal au tunnel et se rapproche de Fréniches, par les bois. Il bivouaque, à 19 heures, au sud de Fréniches.





Le 19 mars, les objectifs fixés pour la journée du 18 n'ont pu être atteints.

*Mission du groupe* : reconnaître les directions de Cugny, Ham et Beaumont.

Le groupe quitte Fréniches à 8 heures et va s'installer en position d'attente à la lisière ouest des bois de la ferme du Vieux-Saint-Nicolas, à l'ouest de Flavy-le-Meldeux qui a été occupé pendant la nuit, l'infanterie ne devant commencer son mouvement en avant qu'à 13 heures.

A 8<sup>h</sup> 30, départ de trois reconnaissances qui, toutes, ont pu atteindre leurs objectifs sans encombre.

L'aspirant TROMEUR à Ham.

Le maréchal des logis PAIMBLANC à Cugny.

Le sous-lieutenant DARMAGNAC à Beaumont avise que Golancourt était évacué par l'ennemi.

Liaison établie avec la 1<sup>re</sup> division de cavalerie à 11<sup>h</sup> 40.

Le groupe reste à Golancourt et y cantonne.

Le 20 mars, le peloton ALBERTINI, mis à la disposition du 23<sup>e</sup> R. I. C., pousse des reconnaissances sur Saint-Simon et Clastres.

Le 21 mars, la 3<sup>e</sup> D. I. C. est relevée du front d'attaque, le groupe cantonne à Fescamps.

La « parade » allemande, la fameuse « retraite stratégique » de Hindenburg, en effet, a pu modifier le plan du général NIVELLE, elle n'en a pas suspendu la menace. L'offensive prévue reste décidée; elle est seulement un peu retardée.

Le 1<sup>er</sup> C. A. C., qui doit entrer dans la composition de l'armée MANGIN, destinée à enlever les deux lignes de plateaux qui nous séparent de Laon, est mis en route, par voie de terre, pour prendre ses emplacements d'attaque.

Ce mouvement se fait par Trumilly, Orrouy, Cœuvres, Soissons, en ce qui concerne la 2<sup>e</sup> D. I. C. et le groupe 1/2 du 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique qui cantonne en fin de marche à Venizel (6 avril); par Grandfresnoy, Vieux-Moulin, Vic-sur-Aisne pour la 3<sup>e</sup> D. I. C. et le groupe 3/4 du 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, qui cantonne, en fin de marche, à Montois (6 avril).

Le 7 avril, les chefs d'escadrons HUE et CHEVALLIER pren-





nent respectivement le commandement des groupes 1/2 et 3/4 en remplacement des chefs d'escadrons MEYRIEUX et DUMOULIN.

## OFFENSIVE DE 1917.

### Deuxième bataille de l'Aisne.

L'offensive se déclenche le 16 avril.

Le secteur du C. A. est limité d'une façon générale : au nord, par les lisières sud et ouest des forêts de Coucy et Saint-Gobain; au sud, par une ligne passant par fort de Condé, fort de la Malmaison.

Le Q. G. du C. A. (général BERDOULAT) est à Juvigny.

Le Q. G. de la 3<sup>e</sup> D. I. C. (général PUYPEROUX) au Banc-de-Pierre.

Le Q. G. de la 2<sup>e</sup> D. I. C. (général MORDRELLE) à Terny-Sorny, puis à La Neuville-sur-Margival.

Le groupe 1/2 (2<sup>e</sup> D. I. C.), sous les ordres du commandant HUE, réduit à quatre pelotons par suite de divers détachements : corps d'armée, division, liaisons d'artillerie, etc., bivouaque dans un boqueteau à 300 mètres est de Crouy, attendant le résultat de l'offensive pour franchir les lignes.

Le 18, se dirigeant sur Sainte-Marguerite, il pousse des reconnaissances sur Sancy—Jouy—Aizy. Ces reconnaissances, reçues à coups de fusil, dès qu'elles dépassent les lignes d'infanterie, sont contraintes d'opérer à pied et font connaître que la ferme de Chimy, les lisières du bois des Loges, sont tenus par des mitrailleuses.

Le lieutenant ZAMIT, à Chantereine, et le maréchal des logis FONDECAVE, au bois des Loges, établissent la liaison avec le 6<sup>e</sup> C. A., malgré de sérieux obstacles de toute sorte accumulés par l'ennemi.

Le 21, le groupe récupère ses détachements, moins deux pelotons, et bivouaque à 200 mètres nord de Courtil.

Le groupe 3/4 (3<sup>e</sup> D. I. C.), sous les ordres du chef d'escadrons CHEVALLIER, bivouaque, depuis le 11, parmi les ruines



de Leury où les chasseurs, la rage au cœur, retrouvent des preuves nouvelles de la dévastation méthodique effectuée par nos barbares ennemis.

Hommes et chevaux, heureusement, peuvent être abrités dans ces immenses carrières souterraines ou creutes, si caractéristiques en ce pays, et qui, fortifiées par les Allemands dans leurs nouvelles lignes, constitueront autant de réduits à l'épreuve de l'artillerie, dont il faudra s'emparer un à un.

Le 16, jour de l'offensive, le groupe reçoit l'ordre de se porter aux Ribaudes pour y attendre le résultat de l'attaque.

Sa mission est de se tenir en liaison étroite avec les troupes d'attaque, de saisir le moment propice pour franchir les lignes et devancer l'infanterie en avant de laquelle il devra reconnaître et surveiller les lisières de la forêt de Saint-Gobain et explorer le plateau de Faucoucourt.

Comme le groupe 1/2, le groupe 3/4 fournit divers détachements au C. A., à l'É.-M. de la 3<sup>e</sup> D. I. C. (peloton Roy) près de l'artillerie.

Le 17, le groupe rentra à Leury, et le 22, le régiment était réuni (groupe 1/2 Chavigny, groupe 3/4 Leury) aux ordres du lieutenant-colonel FAURE; on sait ce qui était advenu :

Le 16 avril, à 7 heures du matin, les troupes étaient parties à l'assaut, par une vraie bourrasque de neige. L'élan fut superbe et les premiers résultats des plus satisfaisants. La 2<sup>e</sup> D. I. C. enleva notamment Laffaux et s'avancait sur le moulin qui est un des piliers de la défense du plateau.

Mais l'artillerie, l'aviation, gênées par l'état du terrain, par le temps « odieusement mauvais », ne purent soutenir et aider la progression de l'infanterie. C'est à cette offensive que furent, pour la première fois, employés dans nos lignes (armée Mazel) les chars d'assaut ou tanks inaugurés par les Anglais, on sait avec quel succès, devant Cambrai.

L'ennemi eut le temps de se réorganiser sur ses positions, d'ailleurs formidables. Il fallut attendre une occasion plus favorable : celle-ci parut se présenter le 6 mai.

En attendant, une compagnie de 160 cavaliers à pied, une section de mitrailleuses, sous les ordres du capitaine BIDEAU, prises dans les deux groupes (lieutenant GARNIER, lieutenant DE





LENCQUESAING, sous-lieutenant ALBA) sont mises à la disposition de la 3<sup>e</sup> D. I. C. pour occuper, aux tranchées, le sous-secteur de Laffaux.

Les chasseurs, dans ce secteur sévère, presque sans abris, sous un bombardement continu, font preuve de leurs habituelles qualités de crânerie et de bravoure. Le lieutenant GARNIER repousse avec succès un coup de main ennemi, et le colonel commandant le secteur, envoyant ses félicitations au capitaine BIDEAU, ajoute cette phrase : « J'étais tranquille, car je savais que les chasseurs d'Afrique étaient là. »

Le 29 avril, cette compagnie est relevée par des éléments de la division provisoire de cuirassiers à pied BRÉCART venant prendre ses positions pour l'attaque du 6 mai.

Les pertes de la compagnie avaient été : 2 cavaliers tués, 1 sous-officier blessé, 2 brigadiers et 12 cavaliers blessés.

Le 3 mai, le régiment fournit une nouvelle compagnie à pied (145 cavaliers) sous les ordres du capitaine CHAVERONDIER, et une section de mitrailleuses (lieutenant PIERSON). Prise dans les deux groupes, cette compagnie coopère avec le 134<sup>e</sup> R. I. T., à l'occupation du bois du Mortier (nord du canal de l'Ailette), secteur défensif mais important en tant que pivot nord de l'attaque générale du 5 mai.

Le chef d'escadrons CHEVALLIER est adjoint au colonel commandant le secteur.

Cette occupation dura jusqu'au 12 mai, où les chasseurs d'Afrique furent relevés par la cavalerie de la 81<sup>e</sup> D. I.

Les pertes pendant cette période avaient été :

Tués : 1 officier (le sous-lieutenant ROY, tué d'un éclat d'obus au P. C. de la 3<sup>e</sup> D. I. C.); 1 sous-officier, groupe 1/2; 1 cavalier, groupe 3/4.

Blessés : groupe 1/2 : 5 cavaliers; groupe 3/4 : 3 sous-officiers, 4 cavaliers.

Plusieurs hommes et chevaux avaient été intoxiqués par les gaz, autre barbare invention de nos ennemis et qui deviendra désormais chez eux, comme chez nous, la réaction étant égale à l'action, d'usage courant, en vague ou par obus (1).

(1) Ces gaz avaient été utilisés pour la première fois par les Allemands, en nappe, à leur offensive de l'Yser.





Les 14 et 15, les groupes sont remis à la disposition de leurs divisions respectives, et le 1<sup>er</sup> C. A. C. lui-même, en entier, est relevé du front d'attaque.

L'offensive, en effet, n'a pas donné tous les résultats que l'on escomptait, une certaine émotion se manifeste dans l'opinion publique et il s'ensuit un remaniement du haut commandement.

Le général PÉTAINE est nommé, le 15 mai 1917, général en chef et le général FOCH le remplace dans ses fonctions de chef d'État-major général près du ministre de la Guerre.

Le 1<sup>er</sup> C. A. C., fatigué par deux attaques et quarante jours d'occupation de secteur, est embarqué, pour se refaire, à destination de la région Lure—Villersexel.

Les groupes du 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique suivent les mouvements de leurs divisions : embarqués le 17 à Villers-Cotterets (groupe 1/2) et Longpont (groupe 3/4), ils débarquent à Lure et Vesoul et sont groupés, sous les ordres du lieutenant-colonel, à Bouhans et Amblans.

Toute cette période de repos est employée par le corps d'armée entier à un travail intensif d'instruction au camp de Villersexel.

Le 9 juin, le C. A. est mis en route par voie de terre pour aller occuper un secteur en Alsace. Le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique suit le mouvement. Étapes successives : Courchaton, Dampierre-sur-Doubs, Delle; stationnement final : Réchésy (groupe 1/2), Courtelevant (groupe 3/4), le 15 juin.

Le même jour, le régiment fournit une compagnie de 160 cavaliers à pied et une section de mitrailleuses pour relever aux tranchées du Niederlag, en avant de Pfetterhausen, la cavalerie du 34<sup>e</sup> C. A. (2<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique).

Ce détachement, fourni alternativement par chacun des groupes, est relevé tous les dix jours.

Le colonel FAURE assure le commandement du secteur de Réchésy et la direction de la surveillance de la frontière suisse pour laquelle les escadrons détachent, nuit et jour, des patrouilles en liaison avec les douaniers.

Ce service dure jusqu'au 15 juillet. A cette date, le 1<sup>er</sup> C. A. C. est relevé pour aller occuper, au Chemin des





Dames, le secteur d'Hurtebise. P. C. du C. A. à la ferme de Moncet, puis à Glennes. La compagnie de cavaliers à pied aux tranchées du Niederlag est relevée par la cavalerie du 18<sup>e</sup> C. A.

Embarquement le 21 juillet à Belfort (groupe 1/2) et Montbéliard (groupe 3/4).

Le régiment débarque, les 22 et 23, à Château-Thierry, Mézy et Œuilly et est dirigé par voie de terre (itinéraire : Ronchères, Lhéry, Crugny, Breuil-sur-Vesles) sur le Grand-Hameau, près Romain, où il séjournera en cantonnement-bivouac jusqu'au 2 décembre.

Pendant cette période, le régiment fournit des équipes de liaison et des coureurs aux groupes d'artillerie lourde, aux divisions d'infanterie en ligne, des pelotons de surveillance à la C. R. A. à Fismes.

Du 24 septembre au 3 octobre, une compagnie de 140 cavaliers à pied, une section de mitrailleuses (capitaine CHAVERONNIER, lieutenants LEMENAGER et GAILLARD-BOURNAZEL) est mise à la disposition du général commandant la 3<sup>e</sup> D. I. C. pour tenir un sous-secteur en première ligne (est d'Hurtebise); aucune perte à signaler.

Le 1<sup>er</sup> août, par application de la circulaire n<sup>o</sup> 10020 du G. Q. G., en date du 10 juillet 1917, les groupes 1/2, 3/4 sont dissous, le régiment est reconstitué avec son P. H. R. Les divisions d'infanterie n'ont plus à leur disposition qu'un escadron divisionnaire : 2<sup>e</sup> D. I. C., 1<sup>er</sup> escadron; 3<sup>e</sup> D. I. C., 2<sup>e</sup> escadron.

Le gros du régiment est à la disposition du général commandant le C. A. (1).

Le régiment reçoit un renfort de trois sous-officiers, 4 brigadiers, 47 chasseurs nécessaires à sa reconstitution. Un nouveau renfort de 2 adjudants, 4 sous-officiers, 3 brigadiers, 52 chasseurs de la classe 1918 lui parviendra en novembre.

En revanche, l'armée d'Orient prélève de sérieux contin-

(1) Voir aux annexes la composition du régiment à cette date.





gents qui sont dirigés sur le dépôt en attendant leur embarquement (1) :

En septembre : 25 hommes de troupe de vieille classe (ils doivent avoir plus de vingt ans) et un officier (sous-lieutenant TROMEUR).

En octobre : 40 hommes de troupe et 1 officier (lieutenant ZAMIT).

En novembre : 7 hommes de troupe et 1 officier (sous-lieutenant JOUYNE).

En décembre : 7 hommes de troupe.

Il en sera de même chaque mois; c'est donc avec le dépôt un échange constant d'hommes de classes anciennes, éprouvés, avec de jeunes soldats n'ayant jamais vu le feu et dont l'instruction, trop hâtive, laisse parfois à désirer.

Le capitaine GODOT vient remplacer à la tête du 2<sup>e</sup> escadron le capitaine SANDRIN.

Le 2 décembre, le 1<sup>er</sup> C. A. C. étant relevé de secteur pour aller au repos dans la région d'Épernay (P. C. du C. A. à Vandières), le gros du régiment (É.-M., P. H. R., 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> escadrons) se rend par voie de terre sur Châtillon-sur-Marne et Vandières qui lui sont assignés comme cantonnements de repos. Les escadrons divisionnaires accompagnent leurs divisions respectives : 1<sup>er</sup> escadron à Plivot, 2<sup>e</sup> escadron à Moslins.

Le capitaine DE LAHORIE prend le commandement du 1<sup>er</sup> escadron en remplacement du capitaine CHAVERONDIER passé au 4<sup>e</sup> zouaves (voir note page 35).

---

(1) L'armée d'Orient prenait en effet une importance chaque jour croissante. On sait les malheureux événements de 1915, l'héroïque Serbie succombant sous le nombre de ses ennemis, Autriche, Bulgarie, Turquie, entièrement envahie.

Un corps expéditionnaire avait bien été formé, sans succès, contre la Turquie à Gallipoli. Transportée à Salonique, recueillant les débris des troupes serbes encadrées de contingents français, anglais, bientôt grecs, cette armée d'Orient devait terminer la guerre, sous les ordres du général FRANCHET D'ESPÈREY, par une victoire retentissante (1918).





## V — ANNÉE 1918

Les six derniers mois de 1917 avaient été les plus critiques de la guerre.

La Russie, en pleine révolution, abandonnait peu à peu ses armes, en attendant qu'elle nous trahit tout à fait en signant l'armistice séparé du 15 décembre. « Entraînant dans son effondrement la malheureuse Roumanie, elle ajournait ainsi la décision qui, sans cette néfaste péripétie, eût pu, de l'aveu récent du général Ludendorff, être enlevée par les Alliés au cours de cette année 1917. »

L'Italie, travaillée sourdement par une propagande « défaitiste » importée en droite ligne d'Allemagne (*made in germany*), a subi un grave échec à Caporetto; il a fallu dépêcher en hâte à son secours, avec le général FOCH, une armée anglaise et une armée française (général FAYOLLE).

La guerre sous-marine, enfin, a sévi avec une intensité et une barbarie sans cesse croissantes. « Ces défis jetés à l'humanité » (1) auront eu du moins pour contre-coup, inattendu de nos ennemis, l'entrée en lice des États-Unis et leur déclaration de guerre à l'Allemagne (2 avril 1917); et l'on est en droit d'espérer que les forces quasi-inépuisables de notre nouvel allié pourront, dans un avenir prochain, contrebalancer la défection russe. Les premiers contingents, bravant sous-marins et mines flottantes, ont débarqué sans encombre en nos ports (26 juin 1917) (2) et continuèrent depuis lors sans interruption; encore convient-il d'attendre qu'ils soient en nombre suffisant, comme aussi suffisamment préparés et instruits pour

(1) Paroles du président WILSON au Capitole de Washington (2 avril 1917).

(2) On sait que le général en chef de l'armée américaine fut le général JOHN I. PERSHING qui, lui, était arrivé à Paris dès le 13 juin.





pouvoir entrer en ligne aux côtés des troupes aguerries de l'Entente.

L'Allemagne comprend le danger et, y voyant une raison de plus de précipiter pour son compte la *décision* qui nous a échappé, tentera avec fureur, au cours de cette nouvelle année 1918, son suprême assaut.

Mais la France, toujours debout, malgré sa lassitude et toujours héroïquement confiante, saura répondre une fois de plus au défi teuton, une fois de plus « elle tiendra le coup ». Déjà la nation a compris la double nécessité : sur le front, d'une impulsion nouvelle aux opérations militaires; à l'arrière, d'un assainissement de certains ferments dissolvants semés par les agents boches.

Ce sera l'œuvre double et aussi la gloire de G. CLEMENCEAU qui, appelé par le président POINCARÉ interprète du pays tout entier, a pris, le 16 novembre 1917, la présidence du Conseil et le ministère de la Guerre.

Ainsi s'ouvre l'année 1918, riche entre toutes en événements tragiques en même temps qu'en gloire éblouissante, car elle verra, nous l'avons dit, le formidable assaut allemand, elle assistera aussi au « renversement de la bataille » et à la grande revanche. « La suprême victoire va jaillir de la suprême épreuve. »

Dès novembre 1917, rassuré du côté de son front est, le grand état-major allemand avait commencé à transporter vers l'ouest les forces de Russie : « 700.000 hommes, 64 divisions libérées par l'écroulement de notre ancienne alliée » vont venir peu à peu grossir l'armée impériale de France qui, déjà, en comptait 141. Et ces 205 divisions vont se jeter sur les 177 de l'Entente !

### Deuxième bataille de Picardie.

L'attaque eut lieu le 21 mars, après une canonnade d'une violence inouïe. Le point choisi par Ludendorff était la suture entre l'armée anglaise et l'armée française, choix judicieux, ce point se trouvant, du fait même d'un commande-





ment partagé, faible et mal assuré (1). De plus, comme il redoutait davantage l'armée française, c'est sur l'armée britannique qu'il allait porter ses coups.

On sait les effets de cette offensive foudroyante : le front anglais disloqué, le flot allemand roulant jusqu'aux portes d'Amiens, le 22; débordant Noyon, le 24, Montdidier, le 27, créant ainsi une « poche » redoutable; mais on sait aussi avec quel héroïsme les troupes françaises, fantassins bleu horizon ou kaki, cavaliers à pied, artilleurs, aviateurs, jetées en hâte dans la fournaise, à peine débarquées des camions qui les amenaient, barrèrent une fois de plus aux barbares, comme en 1914, la route de Paris : le *drang nach Paris* (2).

En vain, de dépit, les Allemands envoyaient-ils sur la capitale les obus de leur fameuse « Bertha » (3), la première offensive de Ludendorff était manquée.

Du moins avait-elle montré d'une façon tragique la nécessité du commandement unique des forces alliées. Dans la célèbre entrevue de Doullens (25 mars), le général Foch était chargé par les gouvernements britannique et français « de coordonner l'action des armées alliées sur le front ouest ».

### Troisième bataille des Flandres.

Cette impulsion d'une main unique eut bien vite à se faire sentir.

Arrêté dans sa pointe vers Paris, Ludendorff se retourna, comme en 1914, encore vers Calais, toujours sur le front bri-

---

(1) En vain la France avait-elle, depuis six mois surtout, sollicité de ses Alliés l'institution d'un commandement unique; elle ne l'avait pu obtenir de leurs préjugés. « Sur le front occidental, trois armées s'alignaient : la belge, la britannique, la française. Elles s'alignaient, elles ne se *nouaient* pas » tandis que chez notre adversaire « forces et moyens », sur tous les fronts, « étaient dans la main d'un seul homme ».

(2) Répondant ainsi à l'appel de leurs chefs : « Crampez-vous au terrain, courage, les camarades arrivent » (ordre du jour du général PÉTAIN). « Soldats, vous défendez le cœur de la France » (général HUMBERT).

(3) Dont l'un, évenrant l'église Saint-Gervais en plein office du Vendredi-Saint, ensevelissait sous ses ruines cent malheureuses victimes.





tannique, et ce sera le deuxième assaut allemand, du 9 avril, entre le canal de La Bassée et la Lys. Mais, là encore, les Français reparaissent, l'ennemi est arrêté par des prodiges de valeur, et le nom du Kemmel restera célèbre, comme celui du Piémont, dans l'offensive précédente, immortalisant l'un et l'autre l'héroïsme des cavaliers à pied.

Ces deux offensives allemandes n'avaient pas eu de contre-coup sur le C. A. C.

Celui-ci, commandé depuis le 27 juillet 1917 par le général MAZILLIER, en permutation avec le général BERDOULAT qui prenait sa place au 20<sup>e</sup> corps, tenait le secteur de Reims depuis la Pompelle, à l'est, jusque vers Saint-Thierry, à l'ouest. On lui avait adjoint pour tenir ce front étendu, outre les divisions organiques : 2<sup>e</sup> D. I. C. (général MORDRELLE), 3<sup>e</sup> D. I. C. (général PUYPEROUX), la 134<sup>e</sup> D. I. (général PETIT) au centre, à Reims même, et la 45<sup>e</sup> D. I., de troupes africaines (général NAULIN) à gauche, en liaison à sa gauche elle-même avec le 9<sup>e</sup> corps britannique. Le P. C. du C. A. était à Tauxières.

Quant au 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, cantonné d'abord à Châtillon-sur-Marne jusqu'au 26 janvier, puis tout entier à Mareuil-sur-Ay (du 20 janvier au 20<sup>e</sup> février), pour revenir à Châtillon, il avait été dirigé (1), le 1<sup>er</sup> avril, sur Jouy-lès-Reims, juste à temps pour assister à un nouveau crime allemand : l'incendie de la malheureuse ville martyre sous les obus incendiaires allemands, sans aucune utilité militaire. La cathédrale elle-même n'avait pas été épargnée et devenait la proie des flammes.

Le régiment devait fournir une compagnie de cavaliers à pied à la disposition de la 134<sup>e</sup> D. I., mais, dès le 13, il était ramené en arrière pour cantonner à Fontaine-sur-Ay, où il retrouvait le 3<sup>e</sup> escadron.

Là il s'appliquait à l'instruction de ses jeunes contingents, quand l'orage éclata soudain à son tour sur cette région.

(1) Moins le 3<sup>e</sup> escadron détaché à Fontaine-sur-Ay pour aider aux travaux du génie.





### Troisième bataille de l'Aisne.

Le 28 mai, à 8 heures, un coup de téléphone du 1<sup>er</sup> C. A. C. alertait le régiment, lui enjoignant de monter à cheval dans le plus bref délai (moins les deux escadrons divisionnaires : 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup>) pour atteindre Méry-Prémecy (sud de la Vesle) dans la soirée. En même temps, le chef d'escadrons CHEVALIER, qui commandait le régiment en l'absence du colonel FAURE en permission (1), était mandé d'urgence par le général MAZILLIER, commandant le C. A.

Voici ce qui s'était passé :

« Exaspéré d'avoir été deux fois arrêté dans sa victoire par notre intervention, décidé à frapper d'un coup violent la force française, subsidiairement influencé par le Kronprinz de Prusse qui veut sa revanche de Verdun, Ludendorff, soudain, suspend la poursuite de son plan primitif, à l'heure peut-être où cette poursuite assurerait à son profit la décision cherchée. Se détournant de la mer, il se retourne sur le front français au nord-est de Paris.

« Sans doute ne voit-il là qu'une diversion puissante et, recherchant un effet moral plus qu'une manœuvre stratégique, ne prétend-il que désorganiser notre armée pour pouvoir, avec une certitude accrue de succès, reporter de nouveau ses coups sur l'armée britannique épuisée. »

Cette fois, c'est sur le front de l'Aisne qu'il dirige, avec un luxe incroyable de secret, ses bataillons d'assaut, et cette attaque sur un front dégarni lui procurera en quarante-huit heures une victoire telle qu'elle dépassera son attente.

Depuis l'heureuse opération du 23 octobre 1917 (bataille de la Malmaison), nous tenions les plateaux entre Aisne et Ailette, « le Chemin des Dames était devenu une de nos courtines ».

Position naturellement si forte qu'on avait lieu de se fier à sa résistance; de plus, pour répondre aux deux offensives

(1) Le chef d'escadrons Hus, nommé lieutenant-colonel dans la réserve, avait quitté le régiment en février.





ennemies précédentes, on avait dû faire sur ce front des prélèvements importants de troupe. Il se trouvait, à cette date, tenu, de Pontoise à Reims, par les 30<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> corps français et, à droite, le 9<sup>e</sup> corps britannique. Par surcroît, la surprise avait été cette fois préparée avec un tel soin de précautions que rien ne dénonça l'attaque.

Le 27, vers 1 heure du matin, le bombardement avait commencé, effroyable, de Vauxaillon à Reims, s'étendant en profondeur jusqu'à la Vesle et au delà. A 3<sup>h</sup> 40, l'attaque de l'infanterie se déclenchait, trouvant une défense à demi asphyxiée par les gaz. Le point sensible fut, cette fois encore, la soudure entre les Français et les Anglais. Malgré la défense héroïque des uns et des autres un trou s'étant ouvert entre la 22<sup>e</sup> division (droite du 11<sup>e</sup> corps français), d'ailleurs aux trois quarts décimée, et le 9<sup>e</sup> corps britannique en repli, l'ennemi s'y engouffrait en direction de la Vesle, puis, plus au sud, du Tardenois.

La nuit l'avait à peine arrêté; à 1 heure, le 28, une division allemande avait franchi la Vesle.

On comprend dans quelle situation critique de tels événements plaçaient le 1<sup>er</sup> C. A. C. qui se trouvait, de ce fait, complètement découvert sur sa gauche.

C'est ce qu'expliqua verbalement au chef d'escadrons qui l'avait rejoint vers 13 heures à la Haubette, faubourg de Reims, le général MAZILLIER. A cette heure même, on venait d'apprendre que le massif de Saint-Thierry, pilier ouest de la défense de Reims, débordé, était à son tour tombé aux mains de l'ennemi. Dès lors, ne convenait-il pas de marquer un recul en utilisant par exemple, plus au sud, le bastion naturel de la Montagne de Reims. Mais il faudrait abandonner Reims. Le général ne peut et ne veut s'y résoudre avant d'être éclairé sur ce qui se passe à sa gauche.

Or, de ce côté, c'est la nuit et le silence. Aucune liaison ne fonctionne; toutes les communications téléphoniques sont interrompues, on ne sait rien: ni en quels points est parvenue l'avance ennemie; si elle est endiguée ou si, au contraire, le flot continue de déborder; ni quelles sont les troupes amies qui lui sont opposées. De plus, la situation change d'un moment à l'autre; c'est au 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique qu'il appartient de





faire, le plus rapidement possible, la lumière en recherchant ces divers renseignements. Telle est la mission qu'on attend de lui.

En même temps, pour étayer la gauche, le général MAZILLIER constituait un détachement mixte qui devint bientôt une brigade de marche sous les ordres du général NOGUÈS, vers Rosnay—Gueux.

Accompagné de son adjoint le capitaine THOUVENOT, le chef d'escadrons arrive à Méry vers 15 heures. L'aspect de cette région est angoissant : les routes sont encombrées de détachements de toute sorte, Français, Anglais, de malheureux habitants, vieillards, femmes, enfants, abandonnant en hâte leurs demeures — vision renouvelée de la retraite de 1914, — l'hôpital de Bouleuse s'évacue fiévreusement. Déjà les obus allemands arrosent les crêtes qui dominent Méry et les avions à la croix de fer, volant au ras du sol, mitraillent sur les routes, indistinctement, civils et militaires.

A Méry le téléphone fonctionne encore et une communication du chef d'É.-M. précise ce qu'on sait de la situation et la mission du 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique : chercher la liaison avec la 154<sup>e</sup> D. I. (général BRETON) dont les éléments se sont battus, l'après-midi, dans la région de Branscourt, mais dont on ignore la position actuelle; pousser en outre des reconnaissances d'officiers vers la vallée de la Vesle, d'une part, dans la vallée de l'Ardre, d'autre part, de manière à tenir le 1<sup>er</sup> C. A. C. au courant de la situation de nos éléments (français ou anglais, et en particulier de la D. I. DE BOUILLON) dans cette région, ainsi que du degré d'avance de l'ennemi.

Pendant ce temps, le régiment, réduit aux 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> escadrons, les deux sections de mitrailleuses, le T. R. et le T. C., est en route de Fontaine, sous les ordres du capitaine HUBER; mais la route est longue; de plus, un seul chemin (Saint-Imoge, Nanteuil-la-Fosse, Chaumuzy), d'ailleurs embouteillé par les troupes et convois de toute sorte, en retraite ou en renfort, permet de traverser la Montagne de Reims, et le régiment n'arrivera qu'à 19 heures.

En attendant, les ordres suivants ont été rédigés :

1<sup>o</sup> Une reconnaissance d'officier (lieutenant DE LENCQUERAING, demi-peloton) :





Rechercher la liaison avec la D. I. BRETON, direction primitive Branscourt.

2<sup>o</sup> Une reconnaissance d'officier (lieutenant ALBERTINI, demi-peloton) :

Reconnaître le plus tôt possible Branscourt, pousser si possible jusqu'à la Vesle; renseigner sur les positions ennemies dans cette région et aussi sur les éléments de troupes françaises et anglaises.

3<sup>o</sup> Une reconnaissance d'officier (lieutenant DARMAGNAC, demi-peloton) :

Reconnaître la vallée de l'Ardre depuis Bouleuse jusqu'à Saint-Gilles inclus; points occupés par l'ennemi et situation des troupes françaises et anglaises dans cette région; rechercher en particulier la D. I. DE BOUILLON et rester en liaison avec elle.

Tous ces renseignements à Méry-Prémecy.

Dès l'arrivée du demi-régiment, ces reconnaissances sont immédiatement envoyées sans descendre de cheval.

A 21 heures, parvient le premier renseignement du lieutenant ALBERTINI, les autres se succèdent rapidement et sont immédiatement téléphonés, puis confirmés par auto au C. A. qui, avant minuit, est fixé sur les points qu'il a demandé d'éclaircir.

La situation était grave : à 11 heures, Fismes, après une héroïque résistance, était tombée et la rivière était partout franchie jusqu'à Muizon (exclus); après la Vesle, c'est le tour de l'Ardre, à Crugny. Déjà l'ennemi s'infiltré dans le Tardenois.

Il en résulte que le front des reconnaissances et liaisons du demi-régiment s'étend peu à peu depuis Branscourt jusque vers Ville-en-Tardenois. Le chef d'escadrons se trouve à Méry fort désaxé sur sa droite, menacé de plus, dans cette région bombardée, de perdre sa liaison avec le C. A. En conséquence, laissant un poste de correspondance à Méry, le chef d'escadrons, avec les sections de mitrailleuses et ce qui reste des escadrons, se porte, le 29, à Chaumuzy, davantage au « centre de sa toile » et en outre sur la ligne de communication avec le C. A.

Les renforts commencent à arriver : la 19<sup>e</sup> D. I. anglaise,





la 28<sup>e</sup> D. I. française; dans l'après-midi du 29, le général PELLÉ vient coordonner tous les efforts et prendre le haut commandement de cette partie du front anglo-français. Grâce aux reconnaissances qui renseignent, pour ainsi dire heure par heure, et parfaitement, le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique peut assurer au mieux la liaison entre ces éléments divers, et le P. C. du groupe devient une véritable agence de renseignements où viennent puiser la 28<sup>e</sup> D. I. française, la 19<sup>e</sup> D. I. britannique, si bien que l'on est en droit de dire que dans ces circonstances critiques, le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique a rendu de réels services, non seulement au C. A. C., comme on a bien voulu le reconnaître, mais encore aux divisions voisines.

Tous ces É.-M. s'installent à Chaumuzy qui devient extrêmement encombré, tandis que la route Chaumuzy—Marfaux—Nanteuil, seule transversale de la Montagne de Reims, s'embouteille de plus en plus. Heureusement que le convoi du détachement : T. R. et même cuisines roulantes, a pu être évacué sur Saint-Imoge par La Neuville-aux-Larris. Les chevaux restent sellés.

Cet embouteillage ne pouvait échapper aux observateurs allemands et vers 15 heures les premiers obus tombent en plein dans le bivouac du groupe, à la sortie est du village, tuant 1 sous-officier, 1 chasseur, 5 chevaux, blessant 13 chasseurs, 6 chevaux. Près des uns et des autres se prodiguent, sous le bombardement, MM. les médecins aides-majors CABART, NEUVILLE et le vétérinaire DEHAVAY.

Les capitaines commandants rassemblent leurs escadrons avec beaucoup de sang-froid, et le groupe se reporte vers un ravin plus à l'est où il achève de se « rameuter », quand lui parvient l'ordre du 1<sup>er</sup> C. A. C., lui enjoignant de se rendre à Saint-Imoge.

Laissant le lieutenant RIVES en liaison près du général PELLÉ, le groupe gagne la forêt à travers champs. Sa mission est terminée.

Sous l'impulsion du général PELLÉ, en effet, la résistance s'est promptement organisée sur le front Verneuil—Champlat—Bouilly—Bligny—cote 240 (sud de Vrigny). Sans doute, le flot allemand a pu se précipiter avec une sorte de fureur vers le sud, submergeant, le 29, tout le Tardenois, parvenant





même, le 30, à border la Marne, entre Dormans et Château-Thierry où il est enfin arrêté. Mais il essaie en vain d'élargir la poche qu'il a créée entre Soissons et Reims et se trouve canalisé à l'ouest comme à l'est entre deux digues inébranlables. Le 1<sup>er</sup> C. A. C. ainsi rassuré sur son flanc gauche, pourra résister victorieusement aux assauts de front tentés sur son secteur. La XII<sup>e</sup> division bavaroise a beau avoir reçu l'ordre d'entrer dans la ville « coûte que coûte », Reims est sauvée.

Un des principaux piliers, sinon le plus important de cette digue est, opposée à la marée allemande, sera sans contredit la cote 240 (sud de Vrigny), où elle se raccorde avec le front du 1<sup>er</sup> C. A. C. Ce point est tenu par la brigade mixte NOGUÈS qui au début de l'action occupait le front Rosnay—Janvry—Gueux—Muizon.

Le 29, à 3 heures du matin, le chef d'escadrons avait reçu l'ordre de mettre un peloton à la disposition du général NOGUÈS. Le peloton VIARD est désigné et se met en route à 4<sup>h</sup> 30.

La situation est critique. L'ennemi débouchant de Brancourt et faisant des tentatives répétées pour franchir la Vesle à Muizon, cherche par une poussée générale à gagner la crête ferme de Rosnay—ferme de Montazin. De plus, circonstance aggravante, le général NOGUÈS est, lui aussi, sans nouvelles des éléments voisins qui le flanquent à droite et à gauche, et la liaison même se fait difficilement entre les différentes unités de la brigade.

Reconnaissance et liaison, tel sera ici encore le rôle des chasseurs d'Afrique. A 6<sup>h</sup> 30, partent les patrouilles suivantes :

Aspirant BERNARD, mission : rechercher la liaison avec la 154<sup>e</sup> D. I. vers Crugny ;

Maréchal des logis PAIMBLANC, mission : rechercher la liaison avec la 45<sup>e</sup> D. I. vers Jouy—Pargny ;

Maréchal des logis DIEUMEGARD : à la disposition du colonel JACOBI à la Garenne de Gueux, pour établir la liaison entre les divers éléments de la brigade ;

Maréchal des logis GROGNIER : reconnaître les bords de la Vesle vers Muizon, et quelles sont les dispositions prises par le commandant de ce secteur.

Le lieutenant VIARD lui-même cherche le contact avec





L'unité voisine de gauche pour déterminer son front, ses dispositions, etc. Le lieutenant ALBERTINI, qui est toujours en liaison vers Branscourt avec le colonel ROY-ROUX, se met également à la disposition du général NOGUÈS. Ces deux vaillants officiers et leurs hommes se dépenseront sans compter.

L'ennemi est agressif, de violents feux de mitrailleuses accueillent les patrouilles, dont les petits chevaux, blancs pour la plupart, constituent autant de cibles. Bravant toutes ces difficultés avec une crânerie qui fait l'admiration de leurs camarades d'infanterie, les chasseurs accomplissent néanmoins avec succès toutes ces missions, les liaisons sont assurées, les reconnaissances rendent compte à tout instant de la situation et de l'avance de l'ennemi.

Le 30 mai celui-ci, ayant réussi à passer la Vesle à Muizon, enlève Gueux et cherche à pousser sur Vrigny, après une préparation d'artillerie intense sur Vrigny, Coulommès, Jouy, Pargny, la cote 240; à midi même, il progresse d'une façon inquiétante sur le plateau au nord de Méry-Prémecy, en cherchant à s'étendre vers la cote 240 et à s'emparer de Vrigny.

Le 31 mai et le 1<sup>er</sup> juin, nouvelles attaques sur la cote 240, mais celle-ci occupée par un bataillon du 3<sup>e</sup> bis de zouaves résiste héroïquement, malgré les bombardements à gros calibre et malgré les assauts répétés. Un instant, dans l'après-midi du 1<sup>er</sup> juin, l'ennemi réussit à prendre pied sur la position : une contre-attaque des zouaves l'en chasse immédiatement. Depuis lors, en vain s'épuisera-t-il pour faire sauter cette charnière, celle-ci résistera victorieusement, et les prodiges de valeur qui se sont accomplis sur ce mamelon sanglant peuvent être égalés aux plus hauts faits d'armes de toute la campagne.

Les chasseurs d'Afrique ne furent pas en reste avec leurs camarades des autres armes.

C'est ainsi que, le 1<sup>er</sup> juin au soir, le colonel DU GUINY, commandant le secteur d'où dépend la cote 240, toutes communications téléphoniques étant coupées, inquiet des explosions, du crépitement des mitrailleuses qu'il distingue vers la ferme Méry, appelle le brigadier BLANC qui est en liaison près de lui.

« Mon ami, dit-il, je vais probablement vous faire tuer,





mais il faut absolument que je sache, le plus tôt possible, ce qui se passe là-bas. Vous allez y aller avec vos quatre cavaliers, vous vous renseignerez sur la situation de la première ligne et vous viendrez me rendre compte le plus tôt possible.»

Sans une hésitation, BLANC et ses quatre chasseurs partent au galop : quarante-cinq minutes plus tard, tous étaient de retour sans une blessure, rapportant le renseignement suivant :

« L'ennemi qui avait réussi à prendre pied dans notre première ligne, avait été rejeté aussitôt par une contre-attaque, en laissant entre nos mains une vingtaine de prisonniers et six mitrailleuses. Son attaque était enrayée (1). »

Qu'il soit permis de citer ici, pour témoigner des vaillants services des chasseurs d'Afrique, ces deux lettres du général NOGUÈS :

1° *Général NOGUÈS à division NAULIN.*

(13 heures, 30 mai 1918.)

Situation extrêmement confuse. Multiplie efforts pour assurer liaison, grâce à cavalerie. Tâche très difficile.

Signé : Général NOGUÈS.

2° *Général NOGUES, commandant brigade de marche,  
à commandant CHEVALLIER.*

Je garde ici, pour le service très difficile et très pénible des liaisons, le lieutenant VIARD, 2 gradés, 10 cavaliers.

Je vous renvoie le lieutenant ALBERTINI avec le reste (20 cavaliers). Un de vos cavaliers a été tué (LANGLAIS).

Avant de me séparer de vos cadres et de vos hommes, je tiens à vous dire quels immenses services ils ont rendus et quel dévouement admirable j'ai trouvé chez tous.

Ceux que je garde sont très fatigués, mais seront précieux encore.

C'est à vos escadrons que reviendra une bonne part de l'honneur de la conservation du massif 240 (2), car sans eux, sans leur activité, aucune liaison, aucun commandement n'eussent été possibles.

Je proposerai pour les récompenses qu'ils méritent vos officiers et vos hommes.

(1) Récit du colonel DU GUINY au lieutenant VIARD.

(2) Et par suite, peut-être, de Reims elle-même.





Je vous demande de faire relever le lieutenant VIARD quand la brigade coloniale de marche sera relevée, car il est volontaire pour rester, mais il est à bout de forces.

P. C., le 31 mai 1918.

Signé : Général NOGUÈS.

N'était-ce donc pas à juste titre que le chef d'escadrons pouvait conclure en ces termes son rapport d'opération :

« En terminant, je tiens à dire combien j'ai été satisfait et fier du dévouement, du zèle, de l'entrain inlassables dont tous, officiers, sous-officiers, brigadiers et cavaliers du groupe n'ont cessé de faire preuve durant ces journées. Par suite de la relève des divers détachements, tous les officiers, presque tous les gradés et hommes de troupe du groupe ont été employés, toujours volontaires. »

Le 2 juin, tous les détachements du groupe étaient relevés et le groupe entier venait cantonner à Ay où il continuait d'assurer, pour le compte du 1<sup>er</sup> C. A. C., la liaison avec le groupement PELLÉ (1), en même temps qu'il entraînait dans la composition d'un détachement mixte, sous les ordres du colonel FAURE, chargé d'établir un barrage éventuel sur la ligne Ay—Mutigny—Avenay (2).

En récompense de ses bons services, le général MAZILLIER, commandant le 1<sup>er</sup> C. A. C., tient à venir en personne témoigner sa satisfaction au groupe, en lui remettant lui-même les récompenses suivantes :

Une citation à l'ordre du C. A. au groupe entier;

La croix de chevalier de la Légion d'honneur au lieutenant VIARD;

La Médaille militaire au maréchal des logis PAIMBLANC;

La Croix de guerre avec palme au lieutenant ALBERTINI, au brigadier BLANC et un nombre important de croix de guerre avec citations à l'ordre du C. A.

Le 24 juin, le 4<sup>e</sup> escadron (capitaine HUBER) est embarqué

(1) Où combattent côte à côte Français et Anglais et même un corps italien (général ALARICCI), « vrai front de la fraternité des armes ».

(2) Les escadrons divisionnaires, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup>, sont maintenus à Fontaine-sur-Ay, à la disposition de leurs divisions.





pour la région de Lyon où il doit contribuer au maintien de l'ordre.

Les trois autres escadrons du régiment et le P. H. R. sont alors rassemblés à Fontaine-sur-Ay (6 juillet), puis à Condé-sur-Marne (21 juillet) et sont chargés d'assurer la garde et la défense des ponts de la Marne : Mareuil-sur-Ay, Bisseuil, Tours-sur-Marne, puis Tours-sur-Marne, Condé, Isse, Aulnay.

Ces précautions ont leurs raisons d'être.

« L'Allemand, en effet, ne peut, sans péril, rester dans la situation où il s'est mis; n'ayant pu élargir la poche à sa droite, il la faut élargir à sa gauche. Une attaque brutale, à la manière du 27 mai, rompra le front de Champagne. La première position enlevée, on se ruera à la seconde; on repoussera la IV<sup>e</sup> armée française sur la Marne, en direction de Château-Thierry et d'Épernay, tandis qu'on passera la Marne entre Château-Thierry et Dormans. Ainsi la Montagne de Reims, encerclée, tombera avec ses quelques milliers de défenseurs. »

D'où nécessité pour le 1<sup>er</sup> C. A. C. en particulier d'assurer sa ligne de retraite.

### Quatrième bataille de Champagne.

#### *Bataille de la Montagne de Reims.*

La préparation d'artillerie allemande commença formidable vers minuit, dans la nuit du 14 au 15 juillet, sur tout le front de la IV<sup>e</sup> armée (général GOURAUD) et du 1<sup>er</sup> C. A. C. (1), causant malheureusement des victimes au 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique. Le lieutenant BARBÉ, détaché à la 2<sup>e</sup> D. I. C., est tué à Chamery; le maréchal des logis FAURE, fils du colonel, est tué également à son poste de liaison près la 3<sup>e</sup> D. I. C., à Ludes.

On sait la tactique employée par le général GOURAUD : l'artillerie de la IV<sup>e</sup> armée prévenant l'artillerie allemande, puis

(1) Celui-ci formait la droite de la V<sup>e</sup> armée (général BERTHELOT) en liaison à droite avec la IV<sup>e</sup> armée.





les premières positions abandonnées, gardées seulement par quelques héroïques avant-postes, les vagues d'assaut allemandes venant se briser sur notre position intermédiaire, fortement tenue celle-là, tandis que les tanks sautaient sous l'action des mines explosives. En vain, les « colonnes d'exploitation », toutes prêtes déjà pour la poursuite, viennent-elles à la rescousse : elles sont écrasées par notre artillerie qui en fait un effroyable carnage.

Dès le 16, la première position, volontairement abandonnée, était en partie reprise.

A la vérité, l'ennemi aura eu plus de succès à gauche. Il aura un moment entouré le mont de Bligny, contrefort nord-ouest de la Montagne de Reims, que tenait le corps italien (gauche de la 2<sup>e</sup> D. I. C.), et surtout traversé la Marne vers Verneuil sur un front de 15 kilomètres. De là il poussait vers Épernay et atteignait en dernier lieu les lisières du parc de Boursault. Ce sera son dernier succès. Du 18 juillet date vraiment le « renversement de la bataille ».

### Deuxième bataille de la Marne.

Déjà depuis trois semaines le général FOCH prépare ce renversement que doit déclencher une formidable attaque de flanc lancée sur le front entre Ourcq et Soissons (X<sup>e</sup> armée, général MANGIN) et entre Ourcq et Marne (VI<sup>e</sup> armée, général DEGOUTTE). En grand secret, à notre tour, des bataillons, des batteries, des escadrons, 300 chars d'assaut sont accumulés à l'abri des frondaisons de la forêt de Villers-Cotterets.

Voyant l'ennemi « s'étirer » imprudemment au delà de la Marne, alors que le bastion de la Montagne de Reims tient toujours, l'occasion paraît au général en chef plus que jamais propice. A l'aube du 18, l'ordre tant attendu est donné.

Précédés d'un barrage roulant formidable, les chars, les bataillons partent à l'assaut. Dans les airs, les escadrilles de chasse nettoient le ciel des avions ennemis, et volant bas, mitraillent les troupes au sol, tandis que l'aviation de bombardement sème la terreur à l'arrière de l'ennemi.

Tandis que l'armée MITRY, au sud, accule les Allemands





à la Marne, l'armée MANGIN entre comme un coin dans le flanc ennemi. A 17 heures, la ligne allemande est rompue, et le 2<sup>e</sup> corps de cavalerie passe par la brèche « pour reprendre enfin — moment historique, — après quatre ans de paralysie forcée, sa mission traditionnelle (1) ». La IV<sup>e</sup> armée, alors, s'ébranle à son tour : plus de 12.000 prisonniers et près de 800 canons restent entre nos mains. Le 19, c'est le tour de la V<sup>e</sup> armée (général BERTHELOT) qui s'engage dans la vallée de l'Ardre. Ainsi l'ennemi est menacé d'encerclement, il comprend le danger et résistant âprement sur ses flancs, il reflue en hâte vers le nord, à l'abri de ce couloir, troupes et approvisionnements. Le 4 août, laissant entre nos mains 10.000 prisonniers, il atteint péniblement la rive droite de la Vesle et de l'Aisne. La terrible poche qui, de Soissons à Reims, s'étendait jusqu'à la Marne, était réduite : « 30.000 prisonniers, 1.000 canons, plus de 6.000 mitrailleuses capturés; des parcs entiers enlevés avec leur matériel, la voie ferrée Paris—Châlons ressaisie, le front raccourci de 45 kilomètres, la menace sur Paris supprimée », tels étaient les résultats de cette magnifique victoire.

Conséquence plus importante encore, l'ennemi se trouvait dessaisi de l'offensive. Nous la prenions à notre compte.

Sous l'impulsion de Foch, nommé maréchal de France, elle sera désormais incessante.

« Le moment est venu, écrit-il, de quitter l'attitude défensive imposée jusque-là par l'infériorité numérique, et de passer à l'offensive... L'Entente doit frapper à coups redoublés. »

Et elle frappera en effet à coups redoublés : en Orient, en Italie, en France.

Là, le front allemand martelé partout, craque peu à peu.

« Du 8 août au 9 septembre, l'Allemand rejeté de position en position, menacé par notre savante manœuvre des ailes, battu entre la Somme et la Scarpe par les armées britanniques, battu entre l'Aisne et l'Ouvcq par les armées françaises, avait vu la bataille déborder, pour l'étreindre; et pour se dérober à sa dangereuse étreinte, il avait dû renoncer à ses conquêtes de mars 1918. Menacé dans la région de l'Aisne par

(1) *Le Chemin de la victoire*. Voir plus haut.





l'opération à deux fins de l'armée MANGIN, il lui avait fallu, par surcroît, chercher dans le massif de l'Aisne le refuge qu'il y avait de si longues années trouvé, tandis que, plus au nord, il n'en trouvait un que dans cette fameuse position Hindenburg d'où il s'était, en mars 1918, élancé avec un si délirant espoir et où il était rejeté définitivement en septembre 1918, battu en dix rencontres, ayant laissé entre nos mains 10.000 prisonniers et des milliers de canons. »

C'est la ligne Hindenburg qui s'écroule la première sous les efforts conjugués des Anglais et de notre armée DEBENEY; Saint-Quentin est repris, le 2 octobre, et Cambrai investi. Enfoncée en son centre, elle est en outre débordée à droite par un groupe d'armées belge et française sous les ordres du roi Albert 1<sup>er</sup> (ayant comme chef d'É.-M. le général DEGOUTTE).

Ce sera maintenant le tour du massif de l'Aisne (1).

La IV<sup>e</sup> armée (général GOURAUD) va s'orienter vers Vouziers et Rethel; la V<sup>e</sup> armée (général BERTHELOT, puis général GUILLAUMAT), faisant au préalable sauter Brimont et achevant de dégager Reims, poussera l'ennemi au delà de l'Aisne, tandis que la VI<sup>e</sup> armée (général MANGIN) agira fortement vers Laon.

Le 3 octobre, la IV<sup>e</sup> armée et l'armée américaine à sa droite se portent à l'attaque. « Tous les objectifs sont emportés de haute lutte. Le massif des monts de Champagne tombe. L'ennemi est obligé à un repli important au nord de Moronvilliers, mais aussi au nord de Reims. Brusquement, il lâche enfin ses positions devant la ville martyre. »

La V<sup>e</sup> armée à son tour et par suite le 1<sup>er</sup> C. A. C. se jettent à ses trousses.

Le 5 octobre, les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> escadrons sont mis à la disposition de leurs divisions respectives : 1<sup>er</sup> escadron (capitaine DE DAMPIERRE) (2) à la 2<sup>e</sup> D. I. C., 2<sup>e</sup> escadron (capitaine GOTOR) à la 3<sup>e</sup> D. I. C., et quittent Fontaine-sur-Ay.

Le gros du régiment, qui ne comprend plus que le 4<sup>e</sup> esca-

(1) Il convient de ne pas oublier l'heureuse opération qui avait réduit de haute lutte, en deux jours, la fameuse hernie de Saint-Mihiel, sous l'attaque d'un corps américain, soutenu par le 2<sup>e</sup> corps colonial.

(2) Nommé au régiment par décision du G. Q. G. en date du 30 mai 1918, en remplacement du capitaine de LANOUË promu.



dron (1) (capitaine HUBER), les deux sections de mitrailleuses (lieutenants PIERSON et ALBA) et le P. H. R., fait mouvement à son tour, le 7 octobre, pour s'établir à Trois-Puits (sud de Reims).

Il y est rejoint par le colonel TOULAT qui vient prendre le commandement du régiment en remplacement du colonel FAURE, mis à la disposition de la D. É. (direction des étapes) (2).

La poursuite commence, le 1<sup>er</sup> C. A. C. orienté dans la direction générale Isles-sur-Suippes, Roizy, Saint-Loup, Château-Porcien. Elle sera lente au début. De même que, dans l'offensive anglo-française d'août, l'ennemi s'est réfugié dans la fameuse position Hindenburg, ici il cherche à atteindre son autre réduit, au nord de l'Aisne, également préparé depuis des années : la Hunding-Stellung. Il le fera en reculant pied à pied.

Le terrain, d'ailleurs, sur le front du 1<sup>er</sup> C. A. C., se prête admirablement à la résistance et à des combats d'arrière-garde. Une série de rivières parallèles, de direction générale est-ouest : la Suippe, puis la Retourne aux cours marécageux, difficilement franchissables; puis, fossé plus important encore, le cours moyen de l'Aisne.

Entre Suippe et Retourne, de vastes bois de sapins, caractéristique bien connue de cette Champagne Pouilleuse, soigneusement aménagés par l'ennemi durant ses années de stabilisation, hérissés de fils de fer, fourmillant de pièges, d'embuscades, de nids de mitrailleuses.

Entre Retourne et Aisne, au contraire, de grands plateaux ondulés, nus, où les troupes d'attaque sont contraintes de s'avancer à découvert, sous le feu de l'artillerie ennemie.

Partout on retrouve les traces de l'effort formidable tenté par les Allemands pour leur attaque du 15 juillet et l'accumulation de troupes qu'ils avaient faite en cette région. Les bois, en particulier, sont remplis de vastes camps pour toutes armes, dont beaucoup d'installations<sup>1</sup> sont encore intactes.

---

(1) Il est rentré de Lyon le 21 août, tandis que le 3<sup>e</sup> escadron allait le remplacer.

(2) Décision du G. Q. G. n° 40669, en date du 28 septembre 1918. •





sans qu'on ait eu le temps de les brûler. En revanche, on retrouve aussi la même dévastation systématique que lors du fameux repli de mars 1917, de tout ce qui touche à la vie propre de ce pays éminemment industriel : villages pillés et rasés, usines incendiées après qu'on eut soigneusement déménagé machines et métiers. Dans l'importante filature de Warmeriville, sur la Suipe, par exemple, d'énormes machines sont encore là, sur des palans, prêtes à être enlevées. Les routes, les voies ferrées, sont naturellement coupées en maints endroits; les ponts et ouvrages d'art ont sauté. La poursuite s'en trouvera ralentie d'autant.

Le 6 octobre, le 1<sup>er</sup> C. A. C. atteint la Suipe de Bazancourt inclus, à gauche (3<sup>e</sup> D. I. C.) à Saint-Masmes inclus, à droite (2<sup>e</sup> D. I. C.), mais l'ennemi résiste âprement : la rivière est toute bordée de mitrailleuses, et ce n'est qu'après de violents combats, que la Suipe peut être enfin franchie à Bazancourt, Vaudétré, Saint-Masmes, dans la nuit du 11 au 12 octobre.

Cette manœuvre, d'ailleurs, est sérieusement aidée par l'avance victorieuse de la IV<sup>e</sup> armée, à droite, qui, ce 12 octobre, occupe trente-six villes et villages. « En fin de journée, son IX<sup>e</sup> corps entre à Vouziers et vient border l'Aisne supérieure. Le 13, toute l'armée est sur la rivière. »

Ainsi menacé, l'ennemi précipite sa retraite devant le 1<sup>er</sup> C. A. C., sans prendre le temps de marquer un temps d'arrêt au passage de la Retourne. Le 12, dans la matinée, les patrouilles des escadrons divisionnaires poussent jusqu'à l'Aisne que l'infanterie atteint à son tour dans l'après-midi.

Pendant cette rude marche en avant, à travers ce terrain tour à tour couvert ou accidenté, la cavalerie se montrera, comme en fin mai 1918, de première utilité : reconnaissances, liaisons, sûreté, exploitation du succès même. Comme le 2<sup>e</sup> corps de cavalerie au 18 août, la cavalerie divisionnaire, à son tour, va retrouver son heure et reprendre sa « mission traditionnelle ». Est-il besoin de signaler avec quelle ardeur et quelle joie les chasseurs d'Afrique remettent le pied à l'étrier et s'élancent au galop de leurs petits chevaux nerveux sur les traces de l'ennemi qui sera bientôt hallali ?

Tous les escadrons rivalisent d'entrain et de mordant.





*1<sup>er</sup> escadron* (capitaine DE DAMPIERRE), escadron divisionnaire de la 2<sup>e</sup> D. I. C.

Cette belle unité que nous avons déjà vue à l'œuvre au combat de Rossignol (22 août 1914) est sur la brèche, pour ainsi dire, sans interruption depuis le 15 juillet. A cette date, un de ses meilleurs officiers, le lieutenant BARBÉ, est tué à Chamery, en liaison à l'É.-M. de la 2<sup>e</sup> D. I. C.

Depuis lors, nous ne croyons pouvoir mieux faire que nous reporter au rapport du général MORDRELLE lui-même, commandant la 2<sup>e</sup> D. I. C., à l'appui d'une demande de citation à l'ordre de l'armée pour ce vaillant escadron :

« Le 16 juillet, l'attaque allemande ayant entouré le front à l'ouest de la 2<sup>e</sup> D. I. C. qui a pour mission d'assurer l'intégrité de la ligne Reims—cote 240, l'escadron est aussitôt chargé de déterminer le contour apparent de l'ennemi et d'établir la liaison avec les unités de la 120<sup>e</sup> D. I. qui tiennent encore vers Nanteuil-la-Fosse et avec les troupes de la 13<sup>e</sup> D. I. qui entrent en ligne. En pleine nuit, grâce à l'allant et à l'intelligence du sous-lieutenant SAGETTE et de l'adjudant JOUGIT, à la tête de leurs chasseurs, la mission est parfaitement remplie sous le feu des mitrailleuses ennemies. Les jours suivants, gradés et chasseurs, mettant pied à terre, parcourent sans cesse la première ligne des unités voisines : italiennes, anglaises, voire même françaises, quelque peu disloquées par les rudes combats qui venaient de se dérouler. »

Se distinguent particulièrement les maréchaux des logis CAHUZAC, PRIN, L'HOTE, ARTRU et BRAM. Le cavalier BRÉMOND disparaît dans un tir de barrage entre la cote 240 et le village de Coulommès.

Aux premiers jours d'août, évacuant la poche entre Soissons et Reims, et voulant atteindre la Vesle et l'Aisne, l'ennemi bat en retraite devant la 2<sup>e</sup> D. I. C. « à travers des bois soumis à de violents tirs de harcèlement. Des reconnaissances sont tenues prêtes à le poursuivre et à éclairer la marche de l'infanterie. C'est au sous-lieutenant SAGETTE, à l'adjudant JOUGIT et au lieutenant POUSSET que revient l'honneur d'atteindre les premiers la Vesle et d'y reprendre le contact (1) ».

(1) Rapport du général MORDRELLE.





Le brigadier LAMY, le cavalier JANVIER, envoyés en reconnaissance sur le pont de Muizon, sont portés disparus.

« Du 5 au 11 octobre, de la Vesle à la Suippe, le rôle du 1<sup>er</sup> escadron est intimement lié à celui de l'infanterie. Il partage sa vie, prolonge son action, et sur les bords de la Suippe, de concert avec elle, reconnaît l'occupation des passages, sous des feux de mitrailleuses et des tirs d'obus toxiques. Le peloton DE WITTE participe avec beaucoup d'audace à la prise de Saint-Masmes (1). »

Le brigadier ANGLADE est porté disparu.

« Les 12 et 13 octobre, son rôle prend plus d'ampleur à la suite d'un nouveau repli boche. Couvert par une ligne assez dense de mitrailleuses, l'ennemi ne donne prise nulle part à nos cavaliers qui cherchent toutes les occasions de faire des prisonniers (2). »

Le 12 octobre, notamment, le lieutenant SAGETTE reconnaît les passages de la Retourne, et, franchissant la rivière, débarrasse les crêtes nord des éléments ennemis qui les tiennent encore, aidant ainsi grandement à la progression de notre infanterie.

A partir de cette date, l'ennemi, faisant tête, et tenant ferme dans la Hunding-Stellung, l'escadron est rassemblé, au bivouac, d'abord dans les bois nord de Bergnicourt, puis à Saint-Loup-de-Champagne, assurant pendant ce temps toutes les liaisons entre les É.-M., les C. M., les bataillons de première ligne, l'artillerie, etc.

*2<sup>e</sup> escadron (capitaine GODOT).*

Escadron divisionnaire de la 3<sup>e</sup> D. I. C., cet escadron est alerté le 5 octobre, à 16 heures, et se rend de Fontaine-sur-Ay à Bezannes. L'ennemi commence son repli au nord de Reims, il s'agit de garder le contact sur le front de marche de la D. I.

Des reconnaissances sont aussitôt lancées sur la Suippe : lieutenant RAMBERT sur Bazancourt; aspirant DEMOYEN sur Isles-sur-Suippes.

Les passages de la rivière sont défendus par des mitrailleuses

(1) Rapport du général MORDRELLÉ.

(2) *Ibid.*





dissimulées dans les maisons, qui font des victimes parmi les hommes et les chevaux. La reconnaissance de l'aspirant DEMOYEN s'étant trouvée sous le feu d'une pièce d'artillerie (sans doute un minenwerfer placé dans un réduit entouré de fils de fer et inaccessible), et le chasseur PEREZ étant tombé blessé sous son cheval tué, le trompette CHENAT, passant la bride au bras, ajuste les servants, tirant avec sa carabine jusqu'à ce qu'on ait pu dégager PEREZ.

Du 7 au 11 octobre, l'ennemi fait ferme sur la Suippe, et c'est en vain que les reconnaissances de cavalerie viennent tâter les passages.

Enfin, le 12, l'ennemi bat en retraite. Le 2<sup>e</sup> escadron se lance aussitôt à ses trousses. A 9<sup>h</sup> 30, il atteint la Retourne, détachant deux patrouilles (lieutenant RAMBERT, aspirant DEMOYEN) qui vont jusqu'à l'Aisne. Celle-ci est fortement tenue.

Le lieutenant RAMBERT éclaire dans sa marche le 23<sup>e</sup> R. I. C. qui se porte sur Aire et établit la liaison avec la 45<sup>e</sup> D. I., à gauche. L'aspirant DEMOYEN établit la liaison avec la 2<sup>e</sup> D. I. C., à droite, et entre à Avançon, concurremment avec le lieutenant VIARD, délivrant 600 habitants que les Allemands ont enfermés depuis trois jours dans l'église, pendant leur retraite.

On imagine la joie de ces malheureux se voyant libérés enfin de l'affreux régime qu'ils subissaient depuis plus de quatre ans.

Le 13, la 3<sup>e</sup> D. I. C. tente de passer l'Aisne. Plusieurs patrouilles sont lancées, qui essaient de se frayer un passage, mais les troupes adverses sont au contact le plus étroit, ces patrouilles doivent rentrer.

C'est en vain, également, que, le 14, les lieutenants BRU, RAMBERT, l'aspirant DEMOYEN, les maréchaux des logis CUQ et PITRAS cherchent à se faufiler le long de l'Aisne. Les maréchaux des logis DE COMA et DE TISSEUIL ne réussissent pas davantage à passer un gué à l'ouest de Château-Porcien, pour reconnaître la rive droite de l'Aisne.

Du moins ces patrouilles, faites sous le feu des mitrailleuses, fournissent des renseignements intéressants et témoignent du mordant des chasseurs d'Afrique qui fait l'admiration des fantassins eux-mêmes.





Le général NOGUÈS, commandant l'I. D. de la 3<sup>e</sup> D. I. C., adresse en personne à l'escadron ses félicitations pour les services rendus qui lui ont permis d'assurer ses liaisons dans des conditions particulièrement difficiles.

Félicitations qui devaient se changer plus tard en une belle citation collective à l'ordre du C. A. et maintes citations individuelles (1).

Le lieutenant BRU était cité à l'ordre de l'armée.

Le 2<sup>e</sup> escadron avait eu, dans ces diverses journées, 4 hommes blessés, 3 chevaux tués, 5 blessés.

La 3<sup>e</sup> D. I. C. étant relevée du front d'attaque, le 2<sup>e</sup> escadron venait rejoindre, le 2 novembre, à Warmeriville, le gros du régiment. Il ne devait plus voir le feu.

*4<sup>e</sup> escadron (capitaine HUBER) et sections de mitrailleuses (lieutenants PIERSON et ALBA).*

Par suite du détachement du 3<sup>e</sup> escadron à l'intérieur, le 4<sup>e</sup> escadron et les deux S. M. constituent seuls le gros du régiment sous les ordres du colonel TOULAT; encore se trouvent-ils diminués du peloton RIVES, détaché au C. A.

Cantonnés, du 7 au 11 novembre, à Trois-Puits, le 4<sup>e</sup> escadron et les deux S. M. sont mis, le 11 au soir, à la disposition du général commandant la 2<sup>e</sup> D. I. C., et se portent sur la ferme Milan, où le capitaine reçoit l'ordre suivant (le 12) :

« Se porter par Ragonet dans la direction de Saint-Remy-le-Petit, puis Avançon; rechercher le contact de l'ennemi, et assurer une liaison intime avec les cavaleries voisines. »

Le lieutenant VIARD et l'adjudant-chef SANTONI sont chargés de cette mission.

Les liaisons sont étroitement effectuées; toutefois, le maréchal des logis DIDIERJEAN, en liaison à droite, vers Ménil-Lépinçois, avec la cavalerie de la 8<sup>e</sup> D. I., s'étant imprudemment aventuré avec trois cavaliers dans le village de Neuflize que l'ennemi tient encore, est fait prisonnier, ainsi que ses hommes.

Passant à gué la Retourne, dont tous les ponts sont coupés, le lieutenant VIARD reconnaît les crêtes, rive droite de la

(1) Voir au Livre d'or.





rivière, qu'occupent encore quelques éléments ennemis. Mais ceux-ci rompent le contact. Saint-Loup est trouvé évacué par les Allemands, ainsi qu'Avançon où le lieutenant VIARD entre le premier, rejoint bientôt par l'aspirant DEMOYEN (voir plus haut), établissant ainsi la liaison avec la 3<sup>e</sup> D. I. C.

Arrêté par un violent feu de mousqueterie devant les crêtes 131, 135, le lieutenant VIARD reconnaît le contour apparent de l'ennemi, ce qui permet l'attaque de l'infanterie. Celle-ci balaie aisément tous ces détachements et pousse jusqu'à l'Aisne, mais, là, elle va se heurter à des positions redoutables qui vont l'arrêter plusieurs jours.

Cette ligne de défense est la fameuse Hunding-Stellung, à laquelle l'ennemi attache une importance capitale.

En effet, l'heure s'aggrave pour lui, terriblement, chaque jour, sous les « coups redoublés » prescrits par le maréchal FOCH; son front craque et se disloque de toutes parts.

La marche victorieuse de la IV<sup>e</sup> armée sur Vouziers, nous l'avons vu, a permis l'avance de la V<sup>e</sup> armée, ayant à sa droite le 1<sup>er</sup> C. A. C.

Celle-ci, à son tour, sous le commandement du général GUILLAUMAT, qui a remplacé le général BERTHELOT (1), franchit l'Aisne à l'est de Berry-au-Bac, tandis que plus à gauche, l'armée DEBENEY pousse sur Guise et atteint l'Oise; ainsi débordé par ses ailes, attaqué de front par la VI<sup>e</sup> armée, le réduit formidable de la forêt de Saint-Gobain et du massif de l'Aisne, tombe entre nos mains. Le 13 octobre, le général MANGIN entre dans Laon évacué.

Plus au nord, en une furieuse bataille, les Britanniques, en liaison avec notre I<sup>re</sup> armée, enlèvent Cambrai et font crouler les derniers pans de la ligne Hindenburg. Menace plus terrible : plus au nord encore, le groupe d'armées des Flandres (roi Albert I<sup>er</sup> et général DEGOUTTE), franchit l'Yser, marche sur Ostende et pousse vers la frontière hollandaise. Lille, débordé comme Laon, est abandonné comme lui, et le 17, le général anglais BING y fait, au nom des Alliés, son entrée, aux accla-

(1) Appelé en Roumanie pour réorganiser l'armée de nos Alliés qui, débarrassés de Bulgares, brûlent de prendre leur revanche.





mations de la malheureuse population, enfin délivrée. Le 4 novembre, le quart de la Belgique sera reconquis.

Enfoncé dans son centre, le front allemand ne va-t-il pas être tourné sur sa droite par un rabattement des armées du Nord vers Bruxelles, Maestricht, Aix-la-Chapelle? Il s'agit pour Ludendorff de parer à ce danger en repliant au plus vite ses troupes derrière les derniers fossés, suprêmes digues de défense de l'Allemagne vaincue : la Meuse, le Rhin. Le pivot de cette immense retraite en arc de cercle est le massif des Ardennes et son avancée, la Hunding-Stellung. Il faut que ce pivot tienne à tout prix.

A cette manœuvre, le maréchal FOCH va répondre par la sienne. Déjà, une masse de choc est en préparation dans la région de Nancy, sous les ordres du général DE CASTELNAU (1). Quand le moment sera venu, cette masse, attaquant entre Moselle et Sarre, en direction du Rhin, coupera la retraite aux armées allemandes. Ainsi enveloppé par les quatorze armées alliées, l'ennemi sera réduit à capituler. Et ce sera la véritable revanche française, un nouveau et gigantesque Sedan.

Mais, pour constituer cette masse, il faudra emprunter certaines unités aux fronts d'attaque. C'est ainsi que, le 2 novembre, le 1<sup>er</sup> C. A. C. reçoit l'ordre de quitter la V<sup>e</sup> armée avec sa 3<sup>e</sup> D. I. C., son É.-M., ses éléments non divisionnés, dont le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique (É.-M., P. H. R., 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> escadrons), et de se rendre par étapes dans la région d'Épernay, pour y être embarqué, à destination de la Lorraine.

Il laisse toutefois en ligne sa 2<sup>e</sup> D. I. C., trop accrochée avec l'ennemi en face de Rethel, et avec elle le 1<sup>er</sup> escadron qui va achever de se couvrir de gloire durant ces derniers jours de la guerre.

Là encore, nous ne pouvons mieux faire que reprendre le rapport du général MORDRELLE, qui résume à la fois les efforts enfin victorieux de la 2<sup>e</sup> D. I. C. et les services rendus par son escadron divisionnaire :

« Du 13 au 31 octobre, le 1<sup>er</sup> escadron reprend son rôle de

(1) Elle comprendra deux armées, commandées respectivement par le général GÉRARD et le général MANGIN que le général HUMBERT vient remplacer à la tête de la IV<sup>e</sup> armée.





liaison; les officiers, gradés et cavaliers, ne cessent de parcourir à pied et à cheval le terrain des attaques répétées, lancées par la V<sup>e</sup> armée sur la Hunding-Stellung, payant largement de leur personne pour rapporter des renseignements intéressants. Enfin, du 5 au 9 novembre, alors que la 2<sup>e</sup> D. I. C. est récompensée de ses efforts considérables et que les pertes sont payées par la fuite du Boche qui abandonne en hâte d'excellentes positions où notre infanterie avait fait brèche, c'est le 1<sup>er</sup> escadron qui la précède, donnant la chasse vigoureusement aux groupes de fantassins armés de mitrailleuses, ou aux cavaliers ennemis qui battent le terrain entre les lignes. Les pointes poussées par nos cavaliers sont si vigoureuses que, le 5, le peloton SAGETTE capture cinq prisonniers et une mitrailleuse légère; mais, chargé par une cavalerie supérieure en nombre, il est obligé d'abandonner les prisonniers; la mitrailleuse est ramenée. Le 6, le peloton POUSSET capture toute une batterie d'artillerie lourde (4 obusiers de 150, ses caissons, ses chevaux, le commandant de batterie et les servants).

« Le 7, ils capturent deux prisonniers à Fort-Mahon. Le 8, avant d'être dépassé, le 1<sup>er</sup> escadron pousse jusqu'aux lisières des bois à l'est et à l'ouest de Thin-le-Moutier. »

Qu'il nous soit permis de joindre à ce rapport celui du capitaine commandant DE DAMPIERRE, relatant avec plus de détails le brillant fait d'armes du peloton POUSSET :

« Dans la matinée du 6 novembre 1918, le lieutenant POUSSET recevait du général PORTE, commandant P. I. D., l'ordre de se mettre à la disposition du commandant BOYER, commandant le bataillon de tête du 24<sup>e</sup> R. I. C., pour rechercher la liaison avec les éléments de la division voisine, et le couvrir en même temps vers le nord.

« Arrivé dans les environs de Dyonne, le lieutenant POUSSET apprenait par une de ses reconnaissances que deux pièces d'artillerie ennemies étaient en position entre Dyonne et le bois de Triaucourt, sans soutien.

« S'assurant du pont situé entre la cote 125 et Dyonne, le lieutenant POUSSET faisait encercler le village de Dyonne, y pénétrait lui-même avec quelques hommes et s'emparait des attelages et de quelques conducteurs.

« Les coups de fusil avaient donné l'éveil à la batterie. Des





artilleurs fuyaient dans différentes directions. L'un d'eux, reconnu comme officier par le brigadier TORELLI, fut énergiquement poursuivi. Le brigadier TORELLI lui tuait son cheval et l'obligeait à se rendre.

« Le lieutenant POUSSET, après s'être emparé de deux pièces, eut vite la certitude que les deux autres venaient de quitter la position. Il tenta de pousser plus avant, mais une mitrailleuse placée sur la route de Rethel à Novion-Porcien, au passage du ruisseau qui coule est-ouest, au nord du bois de Triaucourt, l'empêcha de mettre sur l'heure son projet à exécution.

« Mettant en position, aux lisières de Dyonne, son fusil-mitrailleur et des carabines, avec comme objectif la mitrailleuse ennemie, le lieutenant POUSSET obligeait les Allemands à abandonner leur emplacement. Le lieutenant POUSSET, se portant alors vers le nord du bois de Triaucourt, trouvait les deux autres pièces de 150 abandonnées par l'ennemi; un artilleur blessé gisait à côté des pièces, son cheval abandonné. Les attelages avaient été noyés dans la rivière par les Allemands.

« Les prises faites par le 2<sup>e</sup> peloton commandé par le lieutenant POUSSET, dans cette journée du 6 novembre, sont :

- 4 mortiers de 150;
- 4 avant-trains;
- 1 voiture à bagages et téléphone;
- 1 caisson;
- 1 lieutenant d'artillerie;
- 7 hommes;
- 14 chevaux harnachés.

« Les pertes subies dans cette affaire sont seulement un cheval blessé par balle de revolver.

« L'officier avait été admirablement secondé par les maréchaux des logis L'HOTE et ARTRU, les cavaliers LANGLAIS, DUMAS, DECHANET, FAULCONNIER. »

Ce brillant fait d'armes, qui fait le plus grand honneur au lieutenant POUSSET, en témoignant chez cet officier de belles qualités d'audace et d'initiative, en même temps que de sang-froid, de sens tactique et de judicieux emploi des armes, eut les honneurs du communiqué du 6 novembre.

Le 10 novembre, le lieutenant POUSSET était fait chevalier





de la Légion d'honneur; le maréchal des logis L'HOTE et le brigadier TORELLI recevaient la médaille militaire; le maréchal des logis ARTRU, les chasseurs PHILIPPEAU, le brigadier VIEUX étaient cités à l'ordre de la V<sup>e</sup> armée; le lieutenant SAGETTE, les chasseurs étaient cités à l'ordre du C. A.

Quant au 1<sup>er</sup> escadron lui-même, le général MORDRELLE terminait son rapport en ces termes qui sont autant d'éloges :

« En résumé, animé par le plus pur esprit cavalier que lui inculque son chef, le capitaine DE DAMPIERRE, secondé par les lieutenants POUSSET, DE WITTE, SAGETTE et des sous-officiers d'élite qu'il faudrait citer tous, le 1<sup>er</sup> escadron du 3<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique a joué le rôle le plus brillant et le plus utile, du 15 juillet au 8 novembre.

« Il a su allier aux qualités d'audace et au mordant traditionnels de la cavalerie, qui trouvent rarement leur emploi sous les mitrailleuses, un sens très net de la situation et, en liaison intime avec son infanterie, lui rendre des services très importants et mériter son admiration.

« Les pertes, au cours de cette période, attestent la part qu'il a prise à la lutte :

« 6 tués, dont le lieutenant BARBÉ, 3 blessés; 12 chevaux tués, 18 blessés.

« En récompense de sa belle conduite, je propose que le 1<sup>er</sup> escadron du 3<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique soit cité à l'ordre de la V<sup>e</sup> armée pour le motif suivant :

Escadron qui s'est toujours signalé, depuis le début de la guerre par son allant, sa belle tenue au feu, sa camaraderie de combat. S'est particulièrement distingué, depuis le 15 juillet 1918, en poursuivant l'ennemi dans ses replis successifs.

Sous les ordres du capitaine DE DAMPIERRE, de la cote 240 à la Vesle, de la Vesle à la Suipe, de la Suipe à l'Aisne, a harcelé avec beaucoup de mordant les arrière-gardes ennemies, ne leur laissant aucun répit, et facilitant grandement la tâche de l'infanterie.

De l'Aisne à la Meuse, redoublant d'audace et d'adresse, a capturé à l'ennemi en retraite une batterie de gros calibre avec son commandant de batterie, ses servants et tout son matériel.

Cette belle citation parut à l'ordre du jour de la V<sup>e</sup> armée, en date du 7 décembre 1918.





Au 1<sup>er</sup> escadron revenait ainsi l'honneur d'avoir écrit la dernière page de gloire du 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique.

Employé durant cette guerre ingrate à bien des missions souvent ingrates elles-mêmes, en même temps que périlleuses, ce beau régiment n'avait cessé de faire preuve d'un entrain constant et d'un constant esprit de sacrifice. Il voyait avec fierté son histoire se terminer en une fanfare de victoire.

Nous approchons en effet du dernier acte de la tragédie.

L'Allemagne est aux abois. Ses alliés l'ont, l'un après l'autre, abandonnée. La Bulgarie, la première, a capitulé, dès le 29 septembre devant les armées serbe, anglaise et française. La Turquie a suivi, le 31 octobre, et le général FRANCHET D'ESPÈREY est entré dans Constantinople, en même temps que le prince régent de Serbie dans Belgrade, sa capitale enfin délivrée. Restait l'Autriche, mais le « brillant second » (1) s'effondre à son tour sous les coups victorieux des armées italiennes qui prennent leur glorieuse revanche de Caporetto. Dès lors, un journal de Berlin, le *Vorwärts*, peut-il écrire : « Nous, peuple allemand, nous restons donc seuls en face des Français, des Anglais et des Américains, le dos au mur et la mort devant nous. »

Encore ce mur ne va-t-il pas crouler lui-même ?

Déjà, nous l'avons vu, le réduit des Ardennes est pénétré par les IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> armées. L'Allemand, ainsi saisi à la gorge, menacé au nord, sent derrière lui la terrible pointe que CASTELNAU s'apprête à pousser du sud. Il ne veut pas attendre le coup. Il supplie le président WILSON, il implore l'armistice, tandis qu'il commence son vaste repli, non sans de sanglants combats d'arrière-garde. Mais exaltées par la victoire, nos troupes, bien qu'épuisées, précipitent leurs actions. Les villages, les villes reconquis ne se comptent plus : Valenciennes est délivré; Maubeuge encerclé; les IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> armées bordent la Meuse. Le territoire de France est presque en entier libéré.

Alors seulement, les Alliés accueilleront les parlementaires

---

(1) Terme profecteur dont Guillaume II se plaisait à qualifier son parent et allié l'empereur d'Autriche.





allemands et le maréchal Foch leur dictera en leur nom les conditions d'un armistice qui équivaut à une capitulation en rase campagne.

*Ordre du jour du maréchal Foch aux armées alliées.*

Officiers, sous-officiers et soldats, après avoir résolument arrêté l'ennemi, vous l'avez, pendant des mois, avec une foi et une énergie inlassables, attaqué sans répit.

Vous avez gagné la plus grande bataille de l'Histoire et sauvé la cause la plus sacrée : la liberté du monde.

Soyez fiers.

D'une gloire immortelle vous avez paré vos drapeaux.

La postérité vous garde sa reconnaissance.

A cette heure, les représentants de la nation proclamaient que le maréchal Foch, le citoyen CLEMENCEAU et les armées françaises avaient bien mérité de la patrie (1).

*Ordre du jour du général Pétain aux armées françaises.*

Au cinquante-deuxième mois d'une guerre sans précédent dans l'Histoire, l'armée française, avec l'aide de ses Alliés, a consommé la défaite de l'ennemi. Nos troupes, animées du plus pur esprit de sacrifice, donnant, pendant quatre années de combats ininterrompus, l'exemple d'une sublime endurance et d'un héroïsme quotidien, ont rempli la tâche que leur avait confiée la patrie. Tantôt supportant avec une énergie indomptable les assauts de l'ennemi, tantôt attaquant elles-mêmes et forçant la victoire, elles ont, après une offensive de quatre mois, bousculé, battu et jeté hors de France la puissante armée allemande, et l'ont contrainte à demander la paix. Toutes les conditions exigées pour la suspension des hostilités ayant été acceptées par l'ennemi, l'armistice est entré en vigueur aujourd'hui à 11 heures.

(1) *Le Chemin de la victoire.*





## LA MARCHÉ AU RHIN

L'armistice trouvait le régiment (moins le 1<sup>er</sup> escadron resté en ligne, et le 3<sup>e</sup> toujours à Lyon) à Avize, où il était revenu du front par voie de terre (La Pompelle, Verzenay, Bisseuil) et où il s'embarquait ce même soir, 11 novembre, pour la Lorraine.

Débarqué le 13, à Pont-Saint-Vincent, il rejoignait la zone de concentration du 1<sup>er</sup> C. A. C. (Q. G. à Saint-Nicolas-de-Port).

En exécution des clauses de l'armistice, l'offensive prévue allait se changer en une marche triomphale, à travers la Lorraine et l'Allemagne, jusqu'au Rhin.

Cette marche se fait « en garde » dans un ordre parfait, à vingt-quatre heures derrière les armées allemandes évacuant ces régions.

La cavalerie est en tête des colonnes et le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique en tête du 1<sup>er</sup> C. A. C. C'est donc lui qui aura l'honneur d'entrer le premier sous « les fleurs et les baisers », dans les villages et les villes pavonisés, frémissants d'une joie contenue plutôt qu'exubérante — le joug a été si long! — mais d'autant plus vraie. Et les chasseurs n'oublieront jamais les réceptions de Dieuze, de Bitche, toute fière encore d'évoquer son héroïsme de 1870-1871.

Puis viendra l'heure de pénétrer en Allemagne elle-même. Accueil froid, mais sans manifestation. Ce peuple discipliné s'incline devant le vainqueur; c'est la loi de la guerre. Mais comment ne pas avoir le cœur ulcéré à voir la différence entre nos malheureuses provinces dévastées que nous venons à peine de quitter et ces villes florissantes : Pirmasens, Kaiserslautern, Bad-Durkheim, ces villages vivants et tout grouillants d'enfants, espoir peut-être de la revanche de demain, ces usines en pleine activité, ces riches cultures, ces forêts intactes et profondes du Hardt, si pittoresque, pays des légendes.

Le 7 décembre enfin, les avant-gardes atteignent le Rhin. Le Rhin, le fleuve historique, le fleuve aux eaux claires bai-





gnant une des vallées les plus riches du monde, tant par sa formidable industrie que par la fertilité de son sol, la douceur de son climat où mûrissent les célèbres vignobles!

Le régiment, que le 1<sup>er</sup> escadron viendra rejoindre, le 8 janvier, cantonne à Mutterstadt et est mis à la disposition de la division marocaine qui occupe Ludwigshafen, — la grande cité industrielle, patrie de la *Badische Anilin* d'où sont sortis tant de gaz toxiques, — et est occupé à diverses missions de police et de sûreté sur les bords du Rhin.

A nous, Français, de prendre à notre compte

*Die Wacht am Rhein.*

Le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique ayant reçu son étendard, le colonel TOULAT saisit cette occasion de le présenter au régiment.

Le 13 décembre, l'ordre suivant paraît à la décision :

Aujourd'hui le régiment fera l'abreuvoir au Rhin. L'étendard sortira.

Départ de Mutterstadt, 12<sup>h</sup> 45. Itinéraire : Friedensau, Rheingönheim, coude du fleuve à 1.500 mètres, est de cette ville.

Le colonel remettra la Croix de guerre attribuée aux officiers, gradés et cavaliers du régiment à la suite des dernières opérations de poursuite de l'ennemi du nord de l'Aisne.

Signé : TOULAT.

C'était la consécration de la victoire, sa preuve tangible. Ainsi nos chevaux d'Afrique avaient bu l'eau du Rhin, rêve de tout cavalier depuis tant d'années, et chacun en lui-même pouvait paraphraser les vers fameux :

Nous l'avons eu votre Rhin allemand,  
Il a tenu dans notre verre.  
Le couplet qu'on s'en va chantant  
Efface-t-il la trace altière  
Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang?







# HISTORIQUE DU 5<sup>e</sup> ESCADRON

## CAMPAGNE DU SUD-TUNISIEN

1915-1919

De tous les « hinterlands » de nos possessions de l'Afrique du Nord, le Sud-Tunisien fut toujours un des plus agités et des plus sujets à « frictions », par suite de son voisinage avec la Tripolitaine.

On sait que cette dernière province était depuis des siècles sous la domination de la Turquie; or le Sultan n'ayant pas voulu, jusqu'en 1910, reconnaître notre protectorat sur la Tunisie, nous nous trouvions avec elle pour ainsi dire sans ligne de démarcation. En 1910, une convention franco-turque permit enfin d'établir une frontière tuniso-tripolitaine assez nette. L'Italie, en outre, ayant conquis la Tripolitaine en 1911, un calme relatif régnait en ces régions.

Il ne fut pas influencé par les débuts du conflit européen, mais, le 24 mai 1915, l'Italie ayant déclaré la guerre à l'Autriche et par suite à l'Allemagne et à la Turquie, ses alliées (1), les éléments turbulents de cette région toujours faciles à soulever, stipendiés d'ailleurs par des agents turcs, levèrent l'étendard de la « Guerre sainte ».

L'Italie, absorbée par son effort en Europe, négligea un peu sa nouvelle possession, principalement en ces régions éloignées,

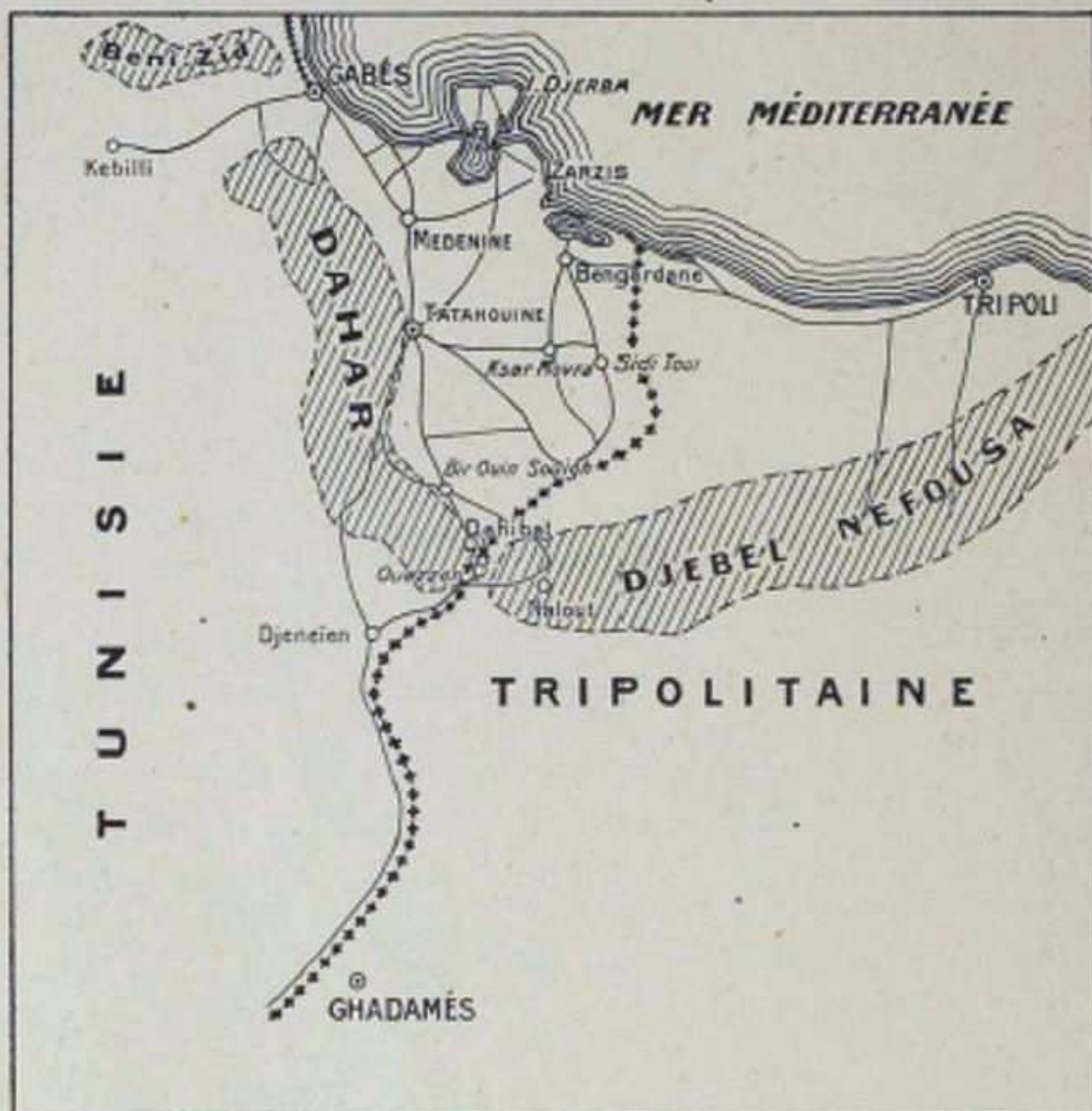
---

(1) La Turquie était entrée en lice au côté de l'Allemagne, suivie de près par la Bulgarie dès novembre 1914, après avoir recueilli dans le port de Constantinople les fameux navires de guerre : *Göben* et *Breslau*.





n'y laissant que des postes disséminés (1) et assez faibles. Ceux-ci furent facilement débordés par les dissidents et leurs garnisons vinrent se réfugier en territoire français, abandonnant malheureusement, pour un certain nombre du moins, des armes, des canons et des munitions.



Renforcées de ce butin, commandées par des officiers turcs, les tribus révoltées passèrent, à la suite des Italiens, notre frontière tunisienne, harcelant nos colonnes, attaquant nos convois, cherchant à enlever nos postes et nos patrouilles; de plus, la présence sur notre territoire de ces dissidents com-

(1) Entre autres le poste le plus important de la région et notre voisin : Nal-louth.





mençait à faire « boule de neige » parmi nos tribus, d'où nécessité de renforcer nos troupes d'occupation.

Celles-ci furent bientôt portées à 15.000 et même 20.000 hommes, sous le nom de détachement du Sud-Tunisien, sous les ordres du général BOYER.

L'escadron *F bis* du 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique fut désigné pour faire partie de ces renforts.

Le 15 mars 1915, cet escadron, stationné à Blidah, avait reçu l'ordre de se mobiliser pour entrer avec un escadron du 6<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique dans la composition d'un groupe de deux escadrons de chasseurs d'Afrique destiné à faire partie d'un corps expéditionnaire en Orient.

Ce groupe devait être constitué à Alger, et l'escadron *F bis*, qui, de ce jour, prit le nom de 5<sup>e</sup> escadron, arriva lui-même à Alger, le 20 mars, sous le commandement du capitaine MARCEL.

Pendant toute cette période, le groupe se prépare et s'instruit en vue de sa future mission.

Le 6 juillet 1915 il est envoyé à Blidah sous les ordres du chef d'escadrons MARCEL qui vient d'être promu, le capitaine BERGER prenant le commandement du 5<sup>e</sup> escadron.

Continuation de la période d'instruction, quand, le 11 août, un télégramme du général commandant en chef l'armée d'Afrique prescrit le départ du groupe pour la Tunisie.

L'escadron s'embarque, le 13, en chemin de fer, à l'effectif suivant :

Capitaine BERGER, capitaine commandant;

Lieutenants : THOMAS, LE CAT, LEFEBVRE, JONNART.

11 sous-officiers, 20 brigadiers, 121 hommes, 148 chevaux.

Arrivé, le 15, à Tunis, l'escadron, après deux jours de repos, est embarqué à nouveau, le 17, pour Graïba où il arrive le 18. Il est dirigé de là par voie de terre sur Gabès (20 août), Médenine (21 août), puis Tatahoulné (23 août), Oum-Souïgh (29 août), Dehibat (30 août).

Là, le groupe est accueilli par le chef d'escadrons LAMBERT, commandant la cavalerie du cercle de Dehibat; le 5<sup>e</sup> escadron participe au service de sûreté du poste, aux reconnaissances rayonnant fréquemment pour donner la chasse aux fréquents Djichs ou groupes de pillards armés.





Reconnaisances qui ne sont pas toujours sans danger; c'est ainsi que, le 13 septembre, le peloton LEFEBVRE, en reconnaissance dans la vallée de la Mortebea, tombe dans un véritable guet-apens.

Le chasseur CAREDA est tué d'une balle en pleine poitrine et le brigadier OLIVER, grièvement blessé, meurt de ses blessures en disant : « Je suis heureux d'avoir fait mon devoir (1). »

L'ennemi, nombreux et agressif, cherche à tourner le lieutenant LEFEBVRE qui lui tient tête et lui inflige des pertes. Le reste de l'escadron vient le dégager.

C'est la tactique habituelle à tous les Arabes, qu'ils soient Tripolitains ou Marocains : chercher à surprendre les petits détachements, les convois mal gardés, laisser passer les colonnes les plus importantes, les gros convois bien escortés, puis tomber sur leurs derrières pour harceler les arrières-gardes.

Ce rôle d'arrière-garde échoit généralement à la cavalerie. C'est le cas du groupe MARCEL, dans une reconnaissance vers Ouezzen (15 septembre), qui, pour protéger la colonne d'infanterie contre un ennemi mordant, doit se mettre au combat à pied par échelons. Le lieutenant JONNART a son cheval tué sous lui et le cavalier OLIVES (Michel) est blessé d'une balle à la poitrine.

Le lendemain, le peloton LEFEBVRE, encore en reconnaissance, est à nouveau attaqué vivement. Il faut, une fois de plus, l'arrivée de l'escadron pour le dégager.

Et ce sont presque chaque jour de ces alertes où les chasseurs d'Afrique du Sud-Tunisien, comme leurs camarades de France et leurs aînés du Maroc, font preuve de leurs habituelles qualités d'entrain, de bravoure, de dévouement, là où le devoir les appelle.

Le 20 septembre, le peloton JONNART, parti à la rencontre du convoi qui doit venir d'Oum-Souigh, aperçoit à 12 kilomètres du camp, sur ses derrières, une cinquantaine de cavaliers ayant des fantassins en croupe qui se dirigent vers lui.

(1) Ces deux braves étaient les deux premières victimes de la guerre dans le Sud-Tunisien. En mémoire de l'héroïsme du brigadier OLIVER, son nom est donné au camp du 5<sup>e</sup> escadron du 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique.





La lutte paraissant inégale, l'officier gagne les hauteurs les plus voisines afin d'avoir pour lui l'avantage du terrain, faisant tirer une fois à cheval pour ralentir l'ennemi. Celui-ci est mordant, le cavalier JUISEPPINA est tué, le cavalier RODARI, le brigadier RIEUPOUILH sont blessés ; heureusement viennent à la rescousse un peloton d'El-Aouadi (lieutenant ROUIRE) et un peloton d'Oum-Souigh qui apprend que le convoi n'a pu quitter ce point d'eau.

Les pelotons ROUIRE et JONNART rentrent alors ensemble, quand, à 9 kilomètres du camp, ils sont à nouveau accrochés par l'ennemi, dissimulé derrière les crêtes, embusqué dans les rochers, et dont le nombre grossit sans cesse ; on l'évalue à plus de 200. Le cavalier RENAUD disparaît au moment de monter à cheval. Les deux pelotons avancent par échelons, un peloton au combat à pied pendant que l'autre progresse. Mais l'ennemi les serre de près, quand les trois autres pelotons du 5<sup>e</sup> escadron, alertés, viennent à la rescousse. Selon sa tactique habituelle, l'ennemi n'attend pas.

Le 21, le peloton JONNART, revenant sur l'emplacement de son combat de la veille, trouve le corps du cavalier RENAUD frappé d'une multitude de coups de poignard et d'un coup de feu en pleine poitrine.

Le 2 octobre, les rebelles, de plus en plus mordants, mais n'osant aborder de front Dehibat trop fort, masquent ce poste et attaquent en force le point d'eau d'Oum-Souigh, dans le but de couper les communications de Dehibat.

A cette nouvelle, à 11<sup>h</sup> 30, une colonne part de Dehibat sous les ordres du chef d'escadrons LAMBERT.

Elle comprend deux escadrons et une compagnie d'infanterie transportée sur des arabas. Le chef d'escadrons MARCEL commande la cavalerie.

A 16 heures, le commandant LAMBERT donne l'ordre de former dans chaque escadron un peloton remonté des meilleurs chevaux sous les ordres du lieutenant LE CAT et laisse le commandement du reste de la colonne au commandant MARCEL ; il la devance avec ses deux pelotons.

Reçu par les rebelles à coups de feu, le lieutenant LE CAT déploie son peloton en fourrageurs, lorsqu'il chancelle, blessé à mort.





Le chasseur CAREDAS est également blessé.

En nombre toujours grossissant, l'ennemi veut alors s'attaquer à la colonne elle-même, mais on parvient à le tenir en respect et, la nuit étant venue, on peut camper sur place sans incident.

Le lendemain, Oum-Souigh ayant été dégagé par des éléments venant du nord, la colonne LAMBERT rentre à Dehibat.

Le 13 octobre, le groupe de cavalerie quitte Dehibat pour remonter vers le nord.

Étapes : Oum-Souigh, Tatahouine, Médenine.

Le 5<sup>e</sup> escadron du 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique alternera désormais ses stationnements entre Zarzis, Ben-Gardane, Tatahouine.

Vie ordinaire d'Afrique : escortes de convois et de courriers, sûreté des colonnes et des reconnaissances de toutes armées, participation aux services de sûreté des postes. Mais toute cette zone est calme, et ces divers services se font généralement sans incident. A signaler toutefois le succès remporté, le 28 décembre 1915, par la patrouille commandée par le maréchal des logis NIVET (brigadier BENNET, chasseurs OLLIVIER, MERIT, CASSAR, DUCHEIX). Au cours d'une colonne de police opérant sur la frontière tripolitaine dans la région de Sidi-Toui, ce sous-officier, qui assure avec sa patrouille le service de sûreté de la colonne, n'hésite pas à charger hardiment une troupe de rebelles très supérieure en nombre, réussissant à lui faire prisonniers 22 hommes et plusieurs animaux qu'il ramène à Sidi-Toui.

Le 25 mai 1917, le capitaine BONNAUD prend le commandement de l'escadron, en remplacement du capitaine BERGER.

Le 14 février 1919, l'escadron est relevé du Sud-Tunisien et dissous, le 1<sup>er</sup> mars, versant ses chevaux au 4<sup>e</sup> spahis et ses hommes au 4<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique.

Les pertes de l'escadron en ces seuls mois de septembre et octobre 1915 avaient été de :

- 1 officier (lieutenant LE CAT) tué;
- 4 chasseurs tués, 5 blessés;
- 15 chevaux tués, 5 blessés.







## VI — ANNÉE 1919

## ÉPILOGUE

*L'APOTHÉOSE — LE RETOUR*

Le 9 février, l'ordre n° 6710 du G. Q. G., en date du 4 février, enjoint au régiment de se tenir prêt à embarquer pour l'Afrique du Nord. Ne devant emmener que les Algériens, les métropolitains volontaires des classes 1907 à 1910 et les militaires des jeunes classes 1911 et au-dessous, le régiment se complète et fait l'échange prévu du personnel, chevaux et voitures avec les 2<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique qui lui fournissent :

6 <sup>e</sup> chasseurs d'Afrique.	}	1 capitaine,
		1 lieutenant,
		29 hommes.
2 <sup>e</sup> chasseurs d'Afrique.	}	2 capitaines,
		6 lieutenants,
		137 hommes.

Le 5 mars, en prévision de son départ, une dernière prise d'armes a lieu sur les bords du Rhin pour la remise de croix de guerre avec palme au fanion du 1<sup>er</sup> escadron, avec étoile de vermeil au fanion du 2<sup>e</sup>.

Le 2 avril, le régiment, ainsi à effectif complet (moins le 3<sup>e</sup> escadron), partait par voie de terre pour Deux-Ponts, sous les ordres du chef d'escadrons CHEVALLIER (1). Itinéraire : Neustadt, Hochspeyer, Kaiserslautern.

(1) Le colonel TOULAT était détaché depuis le 4 janvier en mission près de l'émir du Hedjaz : Faïçal.





Au passage à Neustadt, le général MAZILLIER tient à faire ses adieux au 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique et le passer en revue avant son départ.

Le général est très élogieux pour le régiment dont il résume l'histoire au cours de ces cinq années de guerre.

Il rappelle notamment les combats de Rossignol, la participation aux offensives de Champagne, la poursuite dans la Somme, mars 1917, les heures tragiques d'avril-mai 1918 et la brillante coopération à la poursuite au nord de l'Aisne, en octobre-novembre 1918. Il déclare regretter que le maréchal commandant en chef n'ait pas cru devoir accorder la citation collective à l'ordre de l'armée pour laquelle le général avait proposé le régiment.

De son côté, le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique ne quittait pas sans regret ce beau corps d'armée d'élite auquel il était fier d'avoir appartenu, presque sans interruption, pendant toute la durée de la campagne, partageant ses travaux, ses dangers et aujourd'hui sa gloire.

Embarqué à Deux-Ponts, les 19 et 20 avril, le régiment débarquait à Lyon, le 21, où il retrouvait le 3<sup>e</sup> escadron et se concentrait en attendant son ordre d'embarquement en bateau.

Il y était encore, le 14 juillet, jour de la fête de la Victoire à Paris, jour de l'apothéose où son étendard glorieux avait l'honneur de défiler sous l'Arc de triomphe accompagné de la délégation suivante : commandant CHEVALLIER, lieutenant MAYLIN, porte-étendard, adjudants POINSE et CARDI.

Il n'est pas du cadre de cette étude de décrire cette journée, d'ailleurs indescriptible et inoubliable ! Contentons-nous de répéter avec M. GLEMENCEAU :

— « Ceux qui n'ont pas vécu de telles heures n'ont pas vécu. »

Dès le 16 juillet, le régiment était enlevé en chemin de fer à destination de Marseille et embarquait en deux groupes sur le *Machico*.

1<sup>er</sup> groupe : 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> escadrons, le 19 juillet;

2<sup>e</sup> groupe : 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> escadrons, P. H. R., É.-M., le 19 août (cantonnement d'attente à Aubagne).

Le groupe 1/2, débarqué à Alger, rejoignait Sétif.

Le groupe 3/4 et l'É.-M., à Philippeville, recevait le plus





chaud accueil de toute la population, de la municipalité et rejoignait (1), le 22, Constantine, sa vieille garnison d'avant-guerre où l'attendait, de la part de la municipalité, des corps constitués, de la population tout entière, concurremment avec le 3<sup>e</sup> zouaves, son glorieux camarade de combat, la plus grandiose et émouvante des réceptions.

De tant d'éloquents discours qui furent alors prononcés, exaltant les mérites des deux beaux régiments, qu'il nous soit permis de citer, en terminant, ce passage de celui du général DE BONNEVAL, commandant la division, qui résume les principales actions du 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique durant cette longue guerre et constitue la meilleure conclusion de cet historique :

Officiers, sous-officiers, brigadiers et chasseurs,

Je vous souhaite la bienvenue dans la ville de Constantine, garnison que votre régiment a quittée, il y a plus de cinq ans, pour aller présenter un rempart infranchissable à l'envahisseur, qui voulait détruire nos plus belles provinces et réduire à l'esclavage la France tout entière.

Le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, envoyé en Belgique dès le début de la guerre, prit une part active à toutes les opérations qui ralentirent la marche de l'Allemand jusqu'au jour où la grande victoire de la Marne obligea nos ennemis à reculer derrière l'Aisne. Aux batailles de Charleroi et de la Marne, le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique se distingua tout spécialement malgré les lourdes pertes qu'il eut à subir.

La guerre de mouvement se trouvant suspendue, les chasseurs d'Afrique occupèrent les tranchées dans les endroits les plus divers, mais toujours dans les postes d'honneur. Un grand nombre d'entre eux passèrent dans l'infanterie, d'autres devinrent artilleurs ou aviateurs, mais tous poursuivaient le même but : « faire le plus de mal possible à l'Allemand ».

J'ai eu sous mes ordres, dans mes régiments d'infanterie, des gradés et des officiers provenant des chasseurs d'Afrique. Je tiens à proclamer bien haut que c'étaient de rudés soldats, rivalisant de bravoure et d'allant avec nos meilleures troupes; ils surent se mettre à leur hauteur et rendirent, dans les tranchées, des services qui leur font le plus grand honneur.

(1) Moins le 3<sup>e</sup> escadron qui était dirigé sur Guelma.





Mais la guerre de tranchées touche à sa fin, l'Allemand, qui est à bout de ressources, veut en finir à tout prix et la guerre de mouvement recommence. Les chasseurs se remettent en selle et reprennent leur véritable métier avec un merveilleux entrain. Au moment même de la poussée allemande sur Château-Thierry, ils obtinrent une élogieuse citation pour la manière dont ils avaient bouché, par un rideau, la trouée faite par l'ennemi et assuré la liaison entre nos unités.

L'heure de la retraite allemande ayant enfin sonné, les chasseurs d'Afrique s'accrochent aux colonnes qui reculent, ils les harcèlent, leur font des prisonniers, leur enlèvent des mitrailleuses et même, le 6 novembre 1918, c'est-à-dire quelques jours avant la signature de l'armistice, ils s'emparent d'une batterie lourde, ce qui leur vaut une magnifique citation.

3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, vous pouvez être fiers de l'œuvre accomplie. Vous avez bien mérité de la patrie.

Constantine, octobre 1920.

